
U d'/ of Ottawa
39003002134715

7-2/53

A nos frères du Cana
hommage d'un vieux
combattant de 1870
Jean Aicard

Le

Laurier Sanglant

(Poèmes de Guerre)

1870-1914

DU MÊME AUTEUR

THÉATRE

LE TROISIÈME LARRON, comédie en un acte, en vers (*Odéon*). 1 vol.
LES PETITS CADEAUX, comédie en un acte, en prose (*Gymnase*). 1 —
BLACKSON PÈRE ET FILLE, comédie en quatre actes (*Odéon*), en collaboration avec A. Delavigne. . . . . 1 —
LES PETITES MARMITES, comédie en trois actes (*Gymnase*), même collaboration. . . . . 1 —
L'AURÉOLE, comédie en un acte, en vers (*Vaudeville*). . . . . . 1 —
MUSOTTE, pièce en trois actes (*Gymnase*), en collaboration avec Guy de Maupassant . . . . 1 —
LES VIEUX AMIS, comédie en trois actes, en vers (*Odéon*). . . . 1 —
VOILA MONSIEUR! comédie en un acte (*Gymnase*), en collaboration avec A. Delavigne. 1 —
L'AMIRAL, comédie en deux actes, en vers (*Comédie-française*). . 1 —
LA DOUCEUR DE CROIRE, pièce en trois actes, en vers (*Comédie-française*). . . . . 1 —
MONSIEUR ET MADAME DUGAZON, comédie dramatique en quatre actes, en prose (*Odéon*). . . . . 1 —
ON N'OUBLIE PAS... pièce en un acte, en prose (*Comédie-française*). . . . . 1 —
THÉATRE DE POCHE (*comédies et saynètes*) . . . . 1 —

POÉSIES

TABLETTES D'UN MOBILE (*épuisé*) . . . . 1 vol.
A TIRE-D'AILE. . . . . 1 —
PARAVENTS ET TRÉTEAUX. 1 —
LES MOINEAUX FRANCS. . . . . 1 —
LA MUSE QUI TROTTE. . . . . 1 —
SOLEILS D'HIVER, notes d'un Parisien en Provence . . . . . 1 —
LES VISIONS SINCÈRES (couronné par l'Académie française). 1 —
LA MAISON S'ÉCLAIRE. . . . . 1 —

OUVRAGES EN PROSE

LE MONDE OU NOUS SOMMES, nouvelles. . . . . 1 vol.
LA MADONE, roman (*épuisé*) . . . . 1 —
CONTES A MADAME. . . . . 1 —
DU TRISTE AU GAI. . . . . 1 —
PENSÉES DE TOUTES LES COULEURS . . . . 1 —
LES JOURS VÉCUS (Souvenirs d'un Parisien de Paris). . . . . 1 —
REGARDONS LA VIE. . . . . 1 —

AIOL, chanson de geste du XIIIe siècle, publiée en collaboration avec M. G. Raynaud (*Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*).

271-16. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 8-16.

JACQUES NORMAND

Le
Laurier Sanglant

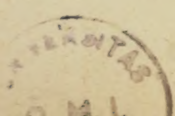
(Poèmes de Guerre)

1870-1914

Vendu au profit de la Société : « Les Amis des Soldats Aveugles »



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3



Il a été tiré de cet ouvrage

CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

tous numérotés.

AVANT-PROPOS

Sous ce titre : Le Laurier sanglant, *je réunis plusieurs poèmes écrits les uns en 1870, les autres en 1914, 1915* et *1916, à quarante-quatre ans de distance, au cours des deux guerres que les Français de ma génération ont eu la douleur de voir fondre sur leur pays.*

En 1870, j'ai pris une bien modeste part à la défense de Paris comme simple soldat au 8e bataillon des mobiles de la Seine. Entre deux marches, sous la tente ou dans les cantonnements, j'ai griffonné quelques vers. Ces petites poésies malhabiles et naïves de la vingtième année parurent en un mince volume intitulé : Tablettes d'un Mobile. *Ce fut mon premier livre.*

Comme je devais m'y attendre, il passa inaperçu. Certains critiques, pourtant, rendirent hommage à la sincérité de l'œuvre. J'avais regardé, j'avais éprouvé des émotions nouvelles; et je m'étais efforcé, en toute franchise, de peindre ce que j'avais vu, d'exprimer ce que j'avais ressenti.

En 1914, au déclin d'une vie littéraire déjà longue; ayant, à mon grand regret, passé l'âge de prendre les armes, j'ai dû me résigner à faire campagne comme... bibliothécaire pour les blessés à l'Hôpital de Saint-Jean-de-Luz. Pendant un long séjour en ce pays, j'ai écrit des vers sur la guerre actuelle, la « seconde guerre », cent fois plus terrible que la première, celle de la défaite, mais cent fois plus belle aussi, car — nous n'avons plus le droit d'en douter, — elle sera celle de la victoire.

*
* *

Bien qu'en ces heures tragiques où l'action domine tout, les « littératures » ne comptent guère, il m'a semblé qu'il serait peut-être intéressant de lire dans un même volume les vers d'un même poète, composés à

des époques si différentes de sa vie, et inspirés par des événements analogues.

J'ai donc extrait quelques pièces des Tablettes d'un Mobile, *dont l'édition est épuisée, et sans les vouloir presque retoucher, avec leurs naïvetés, leurs maladresses, leurs négligences de pensée et de forme, je les ai placées en tête de ces pages.*

Ces extraits pourront éveiller un moment, chez mes lecteurs, la curiosité rétrospective qui sommeille au fond des âmes éclairées. Ceux de mon âge se souviendront; les plus jeunes — et ce sont de beaucoup les plus nombreux, — verront que jadis, dans les temps lointains déjà, leurs pères ont rempli dignement leur devoir et, combattant sans espoir de vaincre, ont pu du moins leur transmettre l'héritage d'honneur qu'ils tenaient de leurs aïeux.

⁂

Si indigne qu'il soit d'elle, je dépose en toute humilité, en toute vénération, en toute ferveur, ce Laurier sanglant — *n'est-ce pas le titre qui convient aux glo-*

rieuses hécatombes d'aujourd'hui? — sur l'autel de la Patrie.

J'eus l'honneur de la servir dans ma jeunesse; maintenant, je ne puis que la chérir davantage et demander à Dieu de la faire triompher, avant qu'il soit longtemps, d'une épreuve unique dans l'histoire de l'Humanité.

Elle mérite ce triomphe par la justice éclatante de sa cause, par son prodigieux effort, par ses dévouements, par sa ténacité, par toutes les souffrances que depuis tant et tant de jours, elle a si héroïquement, si magnifiquement supportées.

JACQUES NORMAND

Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées), juin 1916.

PREMIÈRE PARTIE

TABLETTES D'UN MOBILE

(1870-71)

(Extraits)

A MA MÈRE

C'est à toi, mère chérie, que je dédie ces quelques pages, écrites pendant des moments bien pénibles, bien douloureux pour toi qui, comme Française et comme mère, as doublement souffert et doublement pleuré[1].

JACQUES

Septembre 1871.

1. J'ai voulu, malgré les années, malgré la mort, qui seule nous sépara, maintenir cette dédicace à une mère tendrement aimée...

EN SENTINELLE

Pantin, octobre 1870 (Siège de Paris).

Il est minuit : le temps est calme et le ciel clair.
Je suis en faction sur le chemin de fer,
Seul, la main au fusil, l'œil perdu dans l'espace.
J'entends auprès de moi, comme un soupir qui passe,
Un grand vent secouant les arbustes chétifs.
La lune, se montrant par instants fugitifs
A travers les flots blancs que forment les nuages,
Sur les champs dévastés verse de clairs mirages ;
A droite, noir géant silencieux, le fort
Veille, et Paris, couché sous l'horizon, s'endort.

1.

Oh! qu'il est doux alors de laisser la pensée
S'envoler au hasard de son aile lassée!
Dans ces moments trop courts, qu'il est doux de revoir,
A la pâle clarté de la lampe du soir,
Près du foyer paisible où la flamme pétille,
Cette moitié de vous qu'on nomme : la famille...
Que le nom de l'absent est souvent prononcé!
Comme on parle de lui! Lorsque le vent glacé
Vient tristement pleurer le long de la fenêtre,
On se dit l'un à l'autre : « Où donc peut-il bien être?
« Dort-il? Est-il debout? A-t-il froid? A-t-il faim? »
Et c'est un long souci qui jamais ne prend fin...

*
* *

Tel était le tableau qui me venait à l'âme.
J'oubliais tout : le sang, et le fer, et la flamme,
Et l'ennemi vainqueur, et la guerre, et l'effort
De la France envahie, et le deuil, et la mort.
J'en étais revenu, porté par ma pensée,

Aux tranquilles moments d'une époque passée,
Moments sans prix jadis, tant pleurés aujourd'hui...
Tout à coup sur ma droite un vif éclair a lui.
Dix secondes après, retentissant, sauvage,
Le son arrive à moi; puis, traçant son sillage
Avec un bruit semblable au râle prolongé
Du fer rouge dans l'eau subitement plongé,
L'obus part, tombe, éclate, et puis rien... Le silence
De nouveau sur les champs plane lugubre, immense:
Rien n'a changé; la lune au profil chagriné
Semble toujours glisser dans le ciel moutonné,
Argentant les champs noirs semés de maisons blanches;
Un vent capricieux vient agiter les branches;
Et peut-être à l'instant, frappés dans leur sommeil,
Quelques hommes demain n'auront pas de réveil!...



O toi, dont le rayon vaporeux me caresse,
Toi dont le doux mystère est comme une promesse,

Toi qui sembles là-haut me comprendre et me voir,
Étoile, clou d'argent qui tiens le voile noir
Que ne peut soulever l'essor de ma pensée,
Ah! dis-moi si déjà les hommes t'ont blessée;
S'ils ont foulé ton sol de leurs pieds furieux;
Dis-moi s'ils sont là-haut, chaste étoile des cieux;
Si la pure auréole où ton orbite nage
Connaît l'odeur du meurtre et le cri du carnage;
Dis-moi si, quand mes yeux s'élèvent jusqu'à toi,
C'est une terre encor qui brille devant moi....
Oh! non, non, n'est-ce pas? Si, comme sur la terre,
Avait passé sur toi le souffle de la guerre,
Mon regard jusqu'à toi ne serait pas monté
Et ton rayon si pur serait ensanglanté!

31 OCTOBRE 1870

Au Drancy, près du Bourget.

Pendant toute la nuit on est sur le qui-vive.
Il pleut à flots. Enfin, le jour tardif arrive...
Le ciel s'est découvert : le soleil du matin
Sur les sillons mouillés jette un rayon chagrin.
Devant nous Blancmesnil; et puis la plaine immense.
Soudain la canonnade éclate, vive, intense.
Par de nombreux canons puissamment appuyés,
Les régiments saxons s'avancent, déployés
En tirailleurs devant le Bourget, qu'ils menacent.
Derrière, en rangs serrés, les réserves se massent...

Ils s'approchent... Eh bien! on va les recevoir...
Courage! les Français seront vainqueurs ce soir!

. . . . , ...

Le Bourget est repris; la Prusse est triomphante...
O rage! trois canons! Ils en avaient cinquante!

A MONSIEUR X***

PROPRIÉTAIRE

Bobigny, novembre 1870.

Au sein d'un vaste champ d'oignons et de poireaux,
Une vieille maison sans porte ni carreaux,
Où le vent pleure;
Quatre murs enfumés, ornés par-ci, par-là,
De créneaux et de trous, un toit percé, voilà
Notre demeure.

C'est dans cette oasis que nous avons passé
Quelques nuits, étendus sur un parquet glacé,
Par un froid russe;

Que nous avons fermé, sans trêve ni merci,
Le chassepot en main, la route du Drancy
Au roi de Prusse.

C'est là que nous montions nos grand'gardes de nuit,
Près d'un mur crénelé, dans la plaine, sans bruit,
— Maussades pauses! —
Aux heures où jadis nous dormions chaudement,
En faisant à loisir — et sans bombardement, —
Des rêves roses.

C'est là qu'en sentinelle, assis sur un tonneau,
Stoïque, j'ai reçu de la grêle, de l'eau
Et de la neige;
Là que plus d'une fois dans ce tonneau plongé
Jusques au haut des reins, j'ai pris, pauvre assiégé,
Des bains de siège.

C'est là que j'ai compris qu'un soldat, aujourd'hui,
Est une molécule, un lui qui n'est plus lui,
Une machine

A qui le bout du nez doit servir d'horizon,
Et produisant l'effet sans chercher la raison
Qui détermine....

O toi, qui que tu sois, dont j'ignore le nom,
Monsieur X***, de ce champ et de cette maison
Propriétaire,
Sois sûr qu'en les quittant je n'ai rien regretté,
Rien, si ce n'est pourtant ceci : d'avoir été
Ton locataire !

EN GRAND'GARDE

Bobigny, novembre 1870.

Oh! que c'est triste et froid les grand'gardes, la nuit!
Se sentir seul, perdu, vibrant au moindre bruit,
Si frêle, si petit dans l'immensité sombre!
Et les réveils soudains, les alertes sans nombre!...
« Aux armes! aux créneaux! » On écoute, on attend,
Et puis rien... Fatigué, de nouveau l'on s'étend,
La tête sur le sac et maudissant la guerre.
S'endort-on? aussitôt une main peu légère
Vous pousse, vous secoue; aussitôt une voix
Vous dit : « C'est votre tour; allons, numéro trois! »

Le pauvre numéro bâille, ouvre la mâchoire,
Se lève en murmurant : « Dieu, que c'est beau, la gloire !... »

Mais quand le ciel pâlit, quand sur les prés déserts
Le brouillard du matin glisse, et que dans les airs
L'aurore a déployé son écharpe orangée,
Adieu fatigue, ennui : de l'âme soulagée
Le découragement s'envole, et nous croyons
Voir surgir la Victoire, au front ceint de rayons !

LES FRANCS-FILEURS [1]

Camp de Saint-Maur, octobre 1870.

régiment des francs-fileurs
Est un vrai régiment modèle;
Et ses soldats sont des meilleurs
Pour s'élancer à tire-d'aile...
Ailleurs!

Quand, pour investir notre ville,
L'Allemand jeta son filet,

1. Qu'on se garde bien de prendre à la lettre cette petite boutade d'un gamin d'alors! Les francs-fileurs, grands-pères des « embusqués », furent infiniment rares en 1870.

On vit, comme « bouche inutile »,
Plus d'un franc-fileur... qui filait.
L'un s'en allait pour sa famille,
Qu'il ne pouvait laisser ici;
Pour ses enfants, sa grande fille,
Qui lui causait bien du souci;
L'autre, pour défendre la Loire
Et mettre le pays debout;
Tel autre partait... pour la gloire,
Et tel autre... pour rien du tout.
C'est ainsi qu'avec une entente,
Un ensemble des plus parfaits,
Ces messieurs plièrent leur tente
Et firent vite leurs paquets.

Étant d'intelligence rare,
Ils avaient très bien su prévoir
Qu'au jour où le Prussien barbare
Autour de nous viendrait s'asseoir,
On pourrait faire maigre chère,

Manger du perdreau rarement,
Du bœuf, fort peu; du mouton, guère;
Du pain, même... modérément.
Là-bas, c'était manger et vivre;
Mais ici, vivre sans manger.
Quel embarras! quel parti suivre?
La solitude ou le danger?
Bah! la gloire est chose tentante,
Mais les estomacs délicats
Ont besoin de viande saignante :
J'aime mieux m'en aller là-bas.

Et puis, plus que la nourriture,
Ils craignaient, et non sans raison,
Que les Prussiens — par aventure! —
Ne se servissent du canon.
Or, la nuit, tandis qu'on sommeille,
Est-il assez fastidieux
Ce tonnerre qui vous réveille
Et vous fait entr'ouvrir les yeux?

Et puis les blessés... car sans doute
On en verra plus d'un passer...
Qui sait? Peut-être sur la route
Forcera-t-on à les panser?
Ah! cette crainte est la dernière :
Et puis, la viande de cheval...
Non! Tenons-nous loin en arrière...
Tout cela me ferait trop mal!

*
* *

Quand, après la guerre finie,
Frais et gaillards, ils reviendront,
Ceux qui restaient pour la Patrie,
Quand ils partaient, se souviendront.
Lorgnon dans l'œil, mine riante,
Tranquilles comme Ali-Babas,
De la ville encor palpitante
Ils visiteront les dégâts.

En nous rencontrant sur leur route,
Tendant vers nous leurs doigts gantés,
Ils nous demanderont sans doute
Des nouvelles de nos santés...
Nous alors, sans vouloir leur rendre
Leurs joyeux serrements de main,
De façon qu'ils puissent l'entendre,
Nous fredonnerons ce refrain :

« Le régiment des francs-fileurs
» Est un vrai régiment modèle,
» Et ses soldats sont des meilleurs
» Pour s'élancer à tire-d'aile...
» Ailleurs ! »

EFFET DE NUIT

Rosny, novembre 1870.

Autour de moi la nuit s'étend brumeuse et sombre.
C'est en vain que les yeux fatigués veulent voir :
A cinq pas le regard est dévoré par l'ombre ;
Tout est froid, tout est noir.

Soudain, un jet mouvant de lumière électrique,
Qui s'échappe du fort comme un blanc éventail,
Projette sur les champs son onde fantastique
Et brillante comme l'émail.

Maisons, prés, bois, ruisseaux, tout reluit, tout s'éclaire;
Le voile de la nuit s'écarte, déchiré :
Voici qu'un jour nouveau s'allonge sur la terre,
Provenant d'un astre ignoré.

Mais, au bout d'un instant, sans pâlir ni s'éteindre,
Cet ample rayon meurt aussi pur qu'il est né;
Le ciel redevient noir, et la nuit semble étreindre
L'horizon tout illuminé...

Ainsi pour nous. Un jour on nous dit : « Délivrance!
Victoire! » Mais bientôt, hélas! il nous faut voir
Fondre sur ce rayon fugitif d'espérance
La sombre nuit du désespoir.

BATAILLE DE CHAMPIGNY

Plateau d'Avron, 2 décembre 1870.

On dit qu'ils sont en fuite et qu'on va de l'avant!
De longs grondements sourds apportés par le vent
Font tressaillir nos cœurs comme des cris de joie...
Est-ce enfin un succès que le Ciel nous envoie?
Réchauffant de tes feux nos horizons pâlis,
Luiras-tu de nouveau, beau soleil d'Austerlitz?

UN COUP DE PISTOLET

(RÉCIT DE BIVOUAC)

Novembre 1870.

. notre feu brillant qui flambait dans la nuit,
l alluma sa pipe, et parla comme il suit :

*
* *

C'était à Reichshoffen, la bataille maudite.
'étais aux cuirassiers. Tout le jour à la suite
)e Mac-Mahon, le soir on nous dit de charger.
L'escadron s'ébranla pour courir au danger,

Ou plutôt à la mort, — car vous savez sans doute
Qu'autrement la retraite était une déroute,
Que pour sauver l'armée il nous fallait mourir.
On partit. Combien peu j'en ai vu revenir
De ces hommes si beaux et si remplis de vie!
Car, sans mentir, ce fut comme une boucherie;
Quand j'y songe, je sens mon cœur se soulever,
Et, longtemps, je n'ai pu dormir sans en rêver.
Sept fois, comme des fous, ivres, tête baissée,
Courant, courant toujours, sans espoir, sans pensée,
Nous venons nous briser contre un rempart de feux;
Et de plus en plus las, de moins en moins nombreux,
Nous tentons vainement une charge nouvelle,
Par nos genoux meurtris nous rivant à la selle,
Labourant nos chevaux à grands coups d'éperons.
Il reste à peine encor le quart des escadrons;
Le mien, s'il m'en souvient, ne comptait que vingt hommes
Le colonel nous dit : « Allons, enfants, nous sommes
» Là pour mourir : sachons faire notre devoir.
» En avant! » C'est alors que vous auriez pu voir

L'ardent entraînement de la fougue française...
Nous nous lançons encore au sein de la fournaise.
Sûrs d'y trouver la mort en y cherchant l'honneur!

Jusqu'alors, mes amis, par un rare bonheur
Je n'étais pas blessé: cette lutte infernale
Devait bientôt finir, quand voici qu'une balle
Me traverse la gorge, une autre le genou.
Je tombe évanoui, sanglant, je ne sais où,
Et mon cheval s'abat en m'écrasant la cuisse.
Je veux me dégager; mais deux fois ma main glisse,
Tachant de s'appuyer sur le terrain boueux;
Puis un voile de sang s'étend devant mes yeux,
Le ciel tourne et bientôt disparaît à ma vue...

Quand je me réveillai, la nuit était venue,
Couvrant de son linceul les morts et les mourants.
Ils sont là, sur le sol foulé, couchés par rangs,
Enfoncés dans un flot de boue épaisse et rouge...
Parfois, dans ce chaos, quelque fantôme bouge,

Se soulève et retombe en poussant un soupir...
Puis rien : c'est un blessé qui meurt ou va mourir.

*
* *

» Maintenant que j'en suis à conter mon histoire,
J'ai ce triste tableau présent à la mémoire ;
J'en revois les détails un par un ; mais, morbleu !
Lorsque j'étais là-bas, je m'en occupais peu,
J'étais anéanti : mon cheval, pauvre bête !
Frappé mortellement d'une balle à la tête,
Sur mon genou brisé pesait de tout son poids.
Je n'avais plus d'espoir : sans mouvement, sans voix,
— Car le sang s'échappait de ma gorge entr'ouverte. —
Je compris que j'étais à deux doigts de ma perte...
Que n'aurais-je donné pour une goutte d'eau !
Le combat, voyez-vous, c'est grand, c'est fier, c'est beau !
Quand on lutte en plein jour, pendant une bataille,
On se rit du danger, on nargue la mitraille,
On voit la mort en face et l'on n'en a pas peur ;

Mais être là, sanglant, affolé de douleur,
Sans pouvoir bouger, seul, au milieu des ténèbres;
Sentir un froid aigu vous mordre les vertèbres,
Le cœur sauter moins fort à chaque battement,
Et la mort dans le corps se glisser lentement,
Croyez-moi, c'est passer par un affreux martyre!

Combien cela dura, je ne saurais le dire;
Mais je pensai que pour ce pauvre être transi,
Il valait mieux mourir que de souffrir ainsi.
Et comment? Oui, parbleu! me brûler la cervelle!
Je prends, avec effort, dans l'arçon de ma selle,
Un pistolet chargé; je l'arme vivement;
Je le mets sur mon front... Soudain, distinctement,
Sur ma droite, voici comme une voix humaine...
Est-ce un rêve? Non, non! Ils sont là, dans la plaine,
A deux cents pas de moi, précédés d'un falot...
Des frères, des sauveurs! J'appelle... Un court sanglot,
Faible comme un soupir, s'échappe de ma bouche;
Je veux me soulever... mais la douleur farouche

Me cloue au sol. Pourtant on peut me secourir...
Ils sont là, près de moi : je ne veux pas mourir!
Jusqu'au dernier moment, avec quelle énergie
L'homme, presque perdu, se raccroche à la vie!
Je les voyais marcher, s'arrêter, se baisser...
Viendront-ils?... Tout à coup, — je ne puis y penser
Sans en frémir encore, — aux rayons de la lune,
J'aperçois, l'œil hagard, à travers la nuit brune,
Mes sauveurs attendus qui s'éloignent de moi
Emportant avec eux ma vie... Oh! quel effroi!
Je deviens fou : ma main fiévreuse, inconsciente,
Serre le pistolet; mon doigt sur la détente
Appuie, et le coup part. En entendant ce bruit
Qui vibre, brusquement au milieu de la nuit,
Ils hésitent : l'un d'eux se détache, s'avance;
Je reconnais la croix rouge de l'ambulance...
Il marche, regardant chaque corps étendu...
Il vient, il vient encore, il approche... Il m'a vu!
Une immense fatigue envahit tout mon être,
Et je m'évanouis entre les bras d'un prêtre.



Aujourd'hui je vais bien, et, si je boite encor,
Ce n'est plus pour longtemps, m'assure le major.
Mais, — je ne sais comment vous dire cette chose, —
Depuis ces quelques mois une métamorphose,
Un complet changement se sont produits en moi.
Jadis, j'étais un vieux soudard sans foi ni loi,
Narguant Dieu, jurant sec, hérétique incurable,
Èt fuyant un curé comme l'on fuit le diable.
Eh bien ! — est-ce l'effet de ce vilain moment
Que j'ai passé là-bas, de cet isolement,
De cette mort que j'ai du doigt presque touchée
Et mon âme en est-elle encore effarouchée,
Peut-être... mais depuis ce jour je jure peu,
Je respecte le prêtre... et je crois au bon Dieu !

UN RÉVEILLON

A H. L., mon camarade d'escouade.

Oh! l'admirable réveillon
Que nous avons fait cette année,
Au sommet du plateau d'Avron,
Dans notre cahute enfumée!

C'était vraiment splendide à voir!
Le lustre était une chandelle;
La cave, un superbe arrosoir;
L'argenterie, une gamelle.

Nous avions, tout autour de nous,
La neige comme nappe blanche;
Comme table, nos deux genoux,
Et, comme fauteuils, une planche.

Habillés de nos grandes peaux,
Coiffés de nos bonnets de laine,
Nous avions tout l'air d'Esquimaux
Devant un ragoût de baleine.

Bien que ce fût jour de gala,
On n'était pas trop difficile;
Le superflu n'étant pas là,
On se contentait de l'utile.

Et puis l'amour-propre d'auteur
Sait conjurer l'humeur chagrine,
Et l'on mange tout de bon cœur
Lorsqu'on mange de sa cuisine.

Après le potage, corsé
D'un peu de cheval coriace,
Parut l'entremets, composé
D'un riz-chocolat à la glace.

Disons-le : ce fut un succès;
Cette alliance était divine,
Et l'on vida trois gobelets
Au triomphe de Catherine[1].

Oh! n'en rougis pas aujourd'hui
Intéressante ménagère :
Pour avoir, hélas! trop peu lui,
Ta gloire n'est pas éphémère;

Nos estomacs reconnaissants
Gardent la mémoire fidèle

1. Ainsi avions-nous baptisé, par plaisanterie, notre camarade H. L., à qui cette pièce est dédiée. H. L. voulait bien, en sa qualité de futur médecin, veiller à notre hygiène en nous faisant la cuisine.

De tes dévoûments incessants,
De tes fricots et de ton zèle.

Quelquefois, dans un rêve d'or,
Il me semble, ô ma douce fée,
Te voir devant le poële encor,
Chaste et pudiquement coiffée,

Sur l'eau qui devait nous servir
Attachant tes regards sévères
Et la suppliant de bouillir
Pendant des heures tout entières!

*
* *

Après un triple toast, porté
Au talent de la cuisinière,
Chacun d'entre nous a chanté
Un refrain d'amour ou de guerre :

Si bien qu'à minuit seulement,
Au fond de la cabane obscure,

Un formidable ronflement
Sortit de chaque couverture...

Pendant que nous soupions ainsi
Et que nous disions des folies,
Les Prussiens, en face, au Raincy,
Établissaient leurs batteries [1].

1. ... Et nous bombardaient le surlendemain.

SOUS LES OBUS

Plateau d'Avron, 27-28 décembre 1870.

Le vingt-sept, au matin, les Prussiens commencèrent
D'abord ce ne fut rien, car les obus tombèrent
Trop loin, le tir étant gêné par le brouillard;
Mais, après quelques coups égarés au hasard,
Quand le soleil perça la brume matinale,
C'est alors qu'éclata cette lutte infernale,
Ce duel effrayant sans arrêt, sans répit.
Nos artilleurs marins, furieux du dépit
De se voir prévenus, répondaient avec rage;

Mais, malgré leur adresse et leur rare courage,
L'ennemi l'emportait par ses nombreux canons.

Quant à nous, sans abri, cachés, nous nous tenons
Dans nos cantonnements, derrière une muraille.
Autour de nous s'abat l'ouragan de mitraille :
Les murs sautent; le sol, puissamment remué,
S'ébranle; notre enclos entier est labouré.
C'est un concert lugubre impossible à décrire :
C'est le craquement sec du fer qui se déchire,
Puis le gémissement triste, plaintif et lent,
De l'éclat projeté, qui fend l'air en sifflant.
Parmi nous tous, enfants de vingt ans, nul ne bouge,
Nul n'a peur... Et pourtant, hélas! la neige rouge
Marque plus d'un endroit où la mort a passé;
Il faut entre ses bras porter plus d'un blessé...
Moments affreux! Encor, si c'était la bataille,
La lutte corps à corps, où le fusil travaille,
Où l'on rend coup pour coup, où l'on venge un ami!
Mais non : il faut mourir sans vengeance aujourd'hui.

Caché derrière un mur, de peur qu'on ne le voie.
L'homme reçoit l'obus que la machine envoie;
Son courage, amoindri, consiste à ne pas fuir,
Et, sans donner la mort, à la laisser venir.

L'ennemi bombarda jusqu'à la nuit tombante;
Triste nuit! où plus d'un a manqué sous la tente.
Où plus d'un y dormit qui ne dormirait plus!

*
* *

Le lendemain matin, nos canons s'étant tus,
L'ennemi seul tira, lentement, à son aise;
Nous passâmes le jour entier dans la fournaise,
Et, comme les Prussiens plaçaient bien tous leurs coups,
Ce jour-là fut dix fois plus meurtrier pour nous.
La mort sifflait partout, sans relâche, sans trêve.
Et quand le soir revint, je croyais faire un rêve
En mon cerveau lassé. Mais, tant que je vivrai,
Sans jamais l'oublier, toujours je reverrai

L'aspect sévère, empreint d'une majesté sombre
Du plateau dénudé qui s'estompait dans l'ombre;
La maison d'ambulance, en dépit des drapeaux,
Trouée en vingt endroits; nos abris en lambeaux;
Le soleil, se couchant derrière les collines,
De ses rayons dorés colorant les ruines;
Les arbres dénudés, balancés par le vent
Qui sifflait tristement, rapide, en soulevant
Aux crêtes des fossés la neige par rafales;
Nous tous enfin, debout, tristes, graves et pâles,
La main sur le fusil, sac au dos, regardant
A l'horizon rougi mourir le disque ardent
Et par gradation décroître la lumière...
A la nuit on partit; mais sous la froide terre,
Le désespoir au cœur, je laissais un ami
Défiguré, sanglant, pour toujours endormi...

BOMBARDONS! [1]

REFRAIN PRUSSIEN

Janvier 1871.

Dix heures ont sonné. Vite ! quittons la table,
La table copieuse où nous nous attardons...
Aux pièces ! Bombardons cette ville imprenable :
Bombardons, bombardons !

Par ce froid glacial s'endormant à leur aise,
Les Parisiens ont chaud sous leurs fins édredons :

1. Cette petite fantaisie « demande » à être dite avec un fort accent tudesque.

Réveillons-les avec nos bons obus de seize :
Bombardons, bombardons!

La nuit, les chats sont gris, comme l'on dit en France,
Et tous les hôpitaux ne sont que des maisons;
On ne saurait vraiment faire de différence :
Bombardons, bombardons!

Voilà bientôt cinq mois que je n'ai bu de bière!
Quand donc vous reverrai-je, ô grands champs de houblons,
O bons jambons fumés, et choucroute légère?
Bombardons, bombardons!

Franz, tu sais que Gretchen m'a dit dans une lettre
Qu'il faut un bracelet pour orner ses bras ronds?
Je le lui donnerai, si Dieu veut le permettre...
Bombardons, bombardons!

L'INSTANT PSYCHOLOGIQUE

Janvier 1871.

Le canon résonnait toujours, toujours, toujours.
On entendait dans l'air de longs grondements sourds.
Des sifflements aigus, des craquements étranges.
C'était l'enfer... Pourtant deux enfants blonds, deux anges,
Dormaient profondément, sur leur mère appuyés.
Un pauvre manteau noir, couvrant leurs petits pieds,
Était roide de froid et constellé de givre.
La mère, elle, les yeux troubles, paraissait ivre,
Assise au pied d'un mur, et le front dans la main.

Un enfant s'éveilla, criant : « Maman, j'ai faim! »
Elle se tut.

La nuit était illuminée,
Et les obus pleuvaient sur la ville damnée.

Soudain, la pauvre femme, en étendant les bras,
Tombe et pousse un long cri : un obus, à trois pas,
Vient d'éclater, frappant ses enfants sans l'atteindre.
Elle se lève, veut encore les étreindre,
Les sauver, s'il se peut : son œil épouvanté
Ne trouve qu'un paquet informe, ensanglanté...
Elle s'assoit alors, sans dire une parole :
Puis brusquement se met à chanter... Elle est folle!

*
* *

Il pouvait être alors une heure après minuit.
Le comte von Bismarck faisait beaucoup de bruit

A Versailles, fumant parmi les flacons vides.
Cinq généraux prussiens, de sa parole avides,
L'écoutaient, dégustant le vin à petits coups.
Et Bismarck leur disait : « Aujourd'hui, voyez-vous,
» Paris approche — en terme humano-stratégique, —
» De ce qu'on peut nommer « l'instant psychologique [1] »...

1. L'expression, assure-t-on, a été employée par Bismarck à propos du bombardement de Paris.

JOUR DE LA CAPITULATION

Paris, janvier 1871.

Ainsi tout est fini... Sous le vent de tempête,
O France, ô mon pays, il faut courber la tête,
Sous la fatalité baisser ton front d'airain ;
L'ennemi triomphant a brisé ta couronne ;
Sous le poids du malheur la force t'abandonne,
Et sur tes bras meurtris pèse le fer germain.

En vain, grande d'espoir et folle de souffrance,
As-tu jusqu'à la fin conservé l'espérance ;

En vain as-tu levé ton regard vers les cieux :
Le cri s'est arrêté dans ta gorge oppressée,
Et, comme tu rêvais de ta gloire passée,
Des larmes de douleur ont obscurci tes yeux.

Ah! les temps ne sont plus où l'Europe, inquiète,
A tes vaillants soldats ne pouvant tenir tête,
Pour se venger plus tard implorait ton appui;
Avec les temps nouveaux vient la nouvelle guerre;
Ils frappent maintenant, ceux qu'on frappait naguère :
Les vaincus d'autrefois sont vainqueurs aujourd'hui.

Mais va! tu peux braver l'ennemi qui te tue :
Avec trop de valeur, France, tu t'es battue
Pour qu'aujourd'hui ton front s'abaisse en rougissant;
Tu fus brave toujours, si tu fus malheureuse,
Et jamais une paix ne peut être honteuse
Quand la main qui la signe est couverte de sang.

A MON FUSIL

Paris, février 1871.

Il me va donc falloir te rendre,
Bon fusil, que pendant six mois
J'ai couvé d'une amitié tendre,
Et frotté tant et tant de fois !

Or çà, notre tâche est finie ;
Nous avons, malgré nos regrets,
En fait de gloire, une élégie,
En fait de lauriers, des cyprès.

Lorsque nous fîmes connaissance
Au camp, jadis, te souviens-tu
Combien nous avions de vaillance
Et quelle était notre vertu?

Pendant six mois j'ai cru sans cesse
Qu'un jour viendrait où nous pourrions
Sauver la Patrie en détresse
Et trouer d'épais bataillons...

Va donc! je te quitte sans peine,
Et te laisse aller de ma main
Comme on jette un bâton de chêne
Qu'on a coupé sur son chemin...

*
* *

Que belle était la vieille guerre,
Que beaux étaient les vieux combats,

Dans le soleil, dans la lumière,
Cœur contre cœur, bras contre bras!

O les vaillantes équipées
Du seigneur et de son coursier!
Et les chocs des lourdes épées
Qui retentissaient sur l'acier!

O les rencontres gigantesques
Dans les forêts et les ravins,
Lances contre sabres moresques,
Et Français contre Sarrasins!

Quand un canon, la poudre née,
Au troisième coup éclatait;
Quand un fusil, dans la journée,
Partait vingt fois... oui, s'il partait;

Que c'étaient choses encor belles,
Les grandes charges d'escadrons,

Les régiments prenant des ailes
Au souffle fiévreux des clairons!

Aux accents de la *Marseillaise*,
Les sombres remparts emportés,
Et la baïonnette française
Trouant les rangs épouvantés!

Vive l'ardente et chaude ivresse
Du soldat qui va de l'avant
A l'assaut d'une forteresse,
Le front levé, l'épée au vent!

Vive la bravoure qui bouge!
En plaine, au soleil, loin des bois,
L'acier est bleu, le sang est rouge
C'est la bravoure des Gaulois!

Alors on pouvait être brave;
Maintenant on n'est plus que fort.

A plat ventre comme un esclave,
On attend froidement la mort;

Sur une colline lointaine
Votre lorgnette apercevra
Un peu de fumée, à grand'peine...
Et c'est le coup qui vous tuera.

UN CONCERT

Montmorency, avril 1871 [1].

u loin le canon gronde à coups précipités;
A ces grosses voix furieuses
e mêlent fréquemment, par le vent apportés,
Les grincements des mitrailleuses.

n se bat dans Paris, Français contre Français.
Ici, sur la place, par bandes,

1. Une partie des environs de Paris était, comme on sait, occupée, endant la Commune, par les troupes allemandes.

Les Prussiens, roses, gras, digèrent leurs succès
Et jouent des valses allemandes.

Le rythme sautillant de ces airs favoris
Qu'on chante là-bas, aux kermesses,
Semble, par ironie, accompagner les cris
De nos canons, les grosses caisses...

Oh! l'affreuse douleur que mon âme ressent,
Je n'essaierai pas de la dire :
Pour pouvoir l'apaiser il me faudrait du sang,
Et des larmes pour la décrire!

APRÈS LA TOURMENTE

Juin 1871.

Quand, l'orage fini, le ciel se rassérène;
Quand le vent s'adoucit et sur les blés ployés
Glisse, effleurant le sol de son humide haleine,
Ridant les flaques d'eau dans les sillons mouillés;

Quand du soleil craintif les rayons encor ternes
Perçant le voile épais des gros nuages noirs,
S'étendent en dorant les grands champs de luzernes,
Quand le ciel bleu sourit au fond des réservoirs;

Le laboureur pensif vers son champ solitaire
S'achemine, et, voyant le terrain dévasté,
Les beaux épis, tordus, inclinés vers la terre,
Tout l'effort d'une année en un jour emporté,

Tenant sur ses genoux ses deux mains attachées,
Le désespoir au cœur et les larmes aux yeux,
Il s'assoit au milieu de ses herbes fauchées
Et rêve tristement en regardant les cieux.

Mais bientôt, secouant la torpeur qui l'oppresse,
Mâle, essuyant son front d'un revers de son bras,
Il retourne chez lui, sourit avec tendresse
A sa femme, aux enfants qui lui parlent tout bas;

Puis, sortant du hangar son bœuf et sa charrue,
Il regagne le champ... Le ciel est clair et bleu;
Les vents sont apaisés, et, dans la plaine nue,
Il travaille en chantant sous le regard de Dieu.



Après tant de douleurs, de tourments, de misère,
Après tant de souffrance et tant de sang versé,
Enfin, voici la paix après l'horrible guerre...
L'avenir pourra-t-il effacer le passé?

Ô France! quel destin mystérieux t'entraîne ?...
Ton horizon est-il pour toujours obscurci ?
Ne reprendras-tu point la place souveraine
Que ton noble passé t'assurait jusqu'ici ?

Sous un ciel plus clément le canon fait silence,
Retournons à pleins bras notre champ dévasté ;
Comme le laboureur, reprenons confiance ;
L'hiver a fui devant les splendeurs de l'été.

Notre malheur finit, le ciel est sans nuage :
Au travail! c'est l'instant! Français, levons-nous tous!
Car le temps est plus sûr au sortir de l'orage,
Au sortir des douleurs le sourire est plus doux.

L'Émigrant alsacien

L'ÉMIGRANT ALSACIEN[1]

Paris, 1873.

« Comment, dis-je au vieillard, eûtes-vous le courage,
La force de quitter le pays, à votre âge?
De laisser tout, famille, enfants... — Je n'en ai plus,
Dit-il : j'avais deux fils et je les ai perdus
L'un et l'autre, tués pendant l'affreuse guerre.
Depuis dix ans bientôt ma femme est sous la terre;

1. Ce petit poème, publié à part avec un dessin de Gustave Doré, en 1873, ne fait pas partie des *Tablettes d'un Mobile*. Mais il en est si proche par la date et le sentiment que je me suis cru autorisé à l'ajouter — quarante-trois ans après, — à ces extraits de mon premier livre.

J'avais une chaumière où je vivais joyeux;
Les maudits l'ont brûlée : et moi, déjà si vieux,
Sans maison, sans travail, sans parents, sans personne,
Hélas ! je fus forcé de demander l'aumône.
Cependant pour partir j'ai longtemps hésité !
Rester, c'était subir un vainqueur détesté :
Car voyez-vous, jamais, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
On ne pourra semer que la haine en Alsace...
Mais partir ! Laisser tout, le sol qu'on a creusé,
Le ciel plus beau qu'ailleurs, le clocher ardoisé,
Les grands champs de houblon, le ruisseau, la prairie,
Et tous ces mille riens qui forment la patrie,
Ah! laisser tout cela, c'était dur, et pourtant
Je m'y suis décidé, monsieur, en un instant.

Un soir, en cheminant, je gagnais un village
Pour y passer la nuit : car c'était mon usage
D'aller de place en place en demandant du pain.
Je marchais fatigué, triste, mourant de faim,
Quand soudain j'aperçus, en clignant la paupière,

— Il faisait déjà noir, — assis sur une pierre,
Le menton dans la main, les cheveux blonds, flottants,
Un gars de nos pays d'environ dix-huit-ans.
Pensif, il regardait la profonde vallée
Des vapeurs de la nuit déjà presque voilée.
A l'horizon lointain, derrière la forêt
Au milieu des sapins le soleil se mourait;
En bas, les feux du bourg perçant la brume sombre
Comme des yeux sanglants replendissaient dans l'ombre.
Le silence partout tombait avec la nuit :
Seul arrivait à nous le monotone bruit
Du torrent descendant la côte avec furie,
Et, plus bas, l'éternel tic-tac d'une scierie.

— « Garçon ! que fais-tu là ? demandai-je ; veux-tu
Me répondre ?... Relève un peu ce front têtu... »
Il tressaillit soudain, comme éveillé d'un rêve,
Ramassa son bâton, et d'une voix très brève :
« Je quitte le pays, dit-il, et dès demain
Je veux être à Belfort. — Mais, petit, le chemin

Est long pour arriver aux frontières françaises,
Et si, dès maintenant, tu prends ainsi tes aises
Et perds ainsi le temps, tu n'arriveras pas. »
Vers le fond du vallon il étendit le bras :
« Je suis du bourg : parti depuis la matinée
Je n'ai pu m'éloigner de toute la journée... »
En parlant, il avait des larmes dans les yeux.
Comme il était très jeune et que je suis très vieux,
— On se comprend sans peine à de telles distances ! —
Il me fit en deux mots toutes ses confidences.
La mère n'était plus : au père torturé,
Tué par les maudits, l'enfant avait juré
D'être dans les premiers au jour de la vengeance
Et de fuir le pays pour s'engager en France.
Mais hélas ! on souffrait, car on laissait au bourg
Celle que l'on aimait d'un bon et franc amour,
Qu'on devait épouser à la Saint-Jean prochaine,
Et que, pour éviter une trop grande peine,
On avait dû quitter vite et bien brusquement :
On partait toutefois, car c'était un serment...

*
* *

Soudain derrière nous éclate une fanfare.
Les fifres aux tambours mêlant leur son bizarre
Annoncent trop, hélas! quels sont ceux qui là-bas
A cent mètres au plus, en rangs serrés, au pas,
Gagnant le pauvre bourg pour l'occuper sans doute
Surgissent, troupeau noir, au détour de la route.
Sur les casques polis du sombre bataillon
Le soleil presque mort jette un rouge rayon
Qui met du sang au bout de chaque baïonnette;
Des uhlans éclaireurs caracolent en tête...
Voici les officiers et voici les soldats.
Ils s'en vont pesamment, fatigués, le front bas,
Silencieux, couverts de leurs longues capotes,
Aux cailloux du chemin heurtant leurs lourdes bottes,
Et, las d'avoir marché peut-être tout le jour,
Perdant à chaque pas le rythme du tambour.

Sans trop nous regarder les premiers rangs passèrent.
Mais vers ceux du milieu, des soldats commencèrent

Voyant que nous étions Alsaciens tous les deux
A nous montrer du doigt en chuchotant entre eux.
Ce n'était rien pourtant. Mais lorsque la fanfare
Se perdant en avant, devint faible et plus rare,
Et que le défilé toucha les derniers rangs,
Les hommes, furieux de voir des émigrants
— Car c'est là le revers de leur belle conquête, —
En passant près de nous, nous jetaient à la tête
De grossiers quolibets dans le goût allemand,
D'ironiques adieux, et riaient lourdement
Lorsqu'ils avaient trouvé quelque nouvelle injure
Qui devait nous paraître et plus rude et plus dure.
O honte! nous devions supporter tout cela!
Nous devions tout souffrir! Ah! dans ce moment-là
Que n'aurais-je donné pour ne pas te comprendre,
Langue de mon pays, et pour ne pas entendre
Ce que crachaient sur nous leurs propos de bivouac!
O honte! l'un d'entre eux envoya sur le sac
Que je tenais en main, un coup de baïonnette :
Je sentis tout mon sang me monter à la tête,

Devant moi je vis rouge, et mon poing se roidit…
Mais l'enfant me retint : et le soudard maudit
Passa, riant tout haut de sa farce grossière,
Et se perdit bientôt dans un flot de poussière.

Enfin le bataillon, au détour du chemin,
Disparut tout entier : l'enfant saisit ma main,
Les yeux étincelants d'une fierté sauvage,
Résolu, la fureur blanchissant son visage :
« Adieu, dit-il, je pars : je ne puis vivre ici.
— Moi j'y pourrais mourir, enfant, je pars aussi :
En avant ! »
Nous avons marché la nuit entière
Et dès le petit jour nous passions la frontière.

*
* *

» Voilà comment, monsieur, j'ai quitté le pays.
L'enfant et moi tous deux nous sommes à Paris.
L'exil nous a rendu ce que nous prit la guerre :
Moi je retrouve un fils, et lui retrouve un père.

Il est dragon dans un superbe régiment :
Un fier soldat, monsieur! et prêt pour le moment
Si désiré par nous de la grande revanche.
Viendra-t-elle jamais? J'ai la tête trop blanche
Pour espérer la voir... Mais je suis sûr, pourtant,
Que le bon droit vaut mieux que l'orgueil insultant;
Que tôt ou tard le temps arrive où la justice
Triomphe, fût-ce au prix d'un très long sacrifice...
Chaque nuit, en rêvant, je crois revoir encor
Mon pays tant aimé, ses raisins couleur d'or,
Ses forêts de sapins verts comme l'espérance...
Et sur tous les poteaux du chemin je lis : FRANCE [1] !

1. Le rêve du vieil émigrant de 1871 apparaît aujourd'hui comme une vision d'avenir bien près d'être réalisée...

DEUXIÈME PARTIE

LA SECONDE GUERRE

1914-191...)

Au Commandant BÉRENGER DE MIRAMON,
notre gendre très cher,
actuellement dans les tranchées,
les poèmes qui suivent
sont affectueusement dédiés.

J. N.

I

Au Chevet des Blessés

NOTRE HÔPITAL

Saint-Jean-de-Luz, 1914.

Dans le vieux pays basque, au pied des Pyrénées.
Près d'une douce plage aux vagues satinées,
Le petit hôpital, très blanc sous le ciel bleu,
A l'aspect « minaret » bien plutôt « qu'Hôtel-Dieu ».
L'an dernier, casino tout bourdonnant de joie,
D'inutiles propos et de frou-frous de soie,
Lieu banal de plaisir et de frivolité,
Le voilà qui devient asile de Bonté,
Et reçoit largement, ses portes grand ouvertes,
Au lieu des beaux messieurs et des dames alertes.

Le flot de nos blessés admirés et chéris,
Fiers soldats que la Guerre implacable a meurtris...

*
* *

Dans la salle de bal, où le mignon théâtre
Dresse son décor gris dans les blancheurs du plâtre,
Les couchettes de fer s'allongent sur cinq rangs;
D'autres ont envahi les bars, les restaurants,
La salle, d'un public assidu toujours pleine,
Où les « petits chevaux » tournaient, sans perdre haleine,
Sur un turf en drap vert, prompts et silencieux,
Suivis par le faisceau des regards anxieux.
Les tables, où jouait le bridgeur immobile,
Portent les flots neigeux du coton hydrophile;
L'âcre odeur du tabac, flottant autour des lits,
A chassé les relents des mondains patchoulis;
Sur les murs, qu'égayaient les alléchants programmes,
On piqua des chromos où palpitent les drames
De la lutte tragique, et ses purs dévouements,

Et les ardents assauts des nobles régiments ;
Et paisible, parmi cette rude avalanche,
Le bon général Joffre et sa moustache blanche
Mettent la confiance et la sérénité...

*
* *

Et c'est toi, pur flambeau de l'âme, ô Charité,
Qui, de cette maison d'oisiveté mondaine,
As su faire aujourd'hui ton lumineux domaine !
Partout on te devine, on te sent, on te voit ;
Nuit et jour, on entend palpiter sur ce toit
Le doux bruissement de tes ailes bénies...
Et c'est toi, toujours toi qui les as réunies
Ces femmes que je vois s'avancer à pas lents,
S'arrêter au chevet de ces êtres dolents,
Et les soigner avec des tendresses exquises ;
C'est toi qui les soutiens, toi qui les électrises ;
Toi qui sais allumer la flamme d'idéal
Chez tous les desservants du petit hôpital

Où je compte parmi les moins actifs, sans doute;
C'est toi qui me permets, au déclin de ma route,
De faire quelque bien à mes frères humains,
De leur ouvrir mon cœur, de leur tendre les mains,
Et me donnes à moi, le vétéran sans gloire
Des combats d'autrefois, l'illusion de croire
Que, si peu que ce soit, pour mon repos, je puis
Être, en mon humble tâche, utile à mon pays!

BIBLIOTHÉCAIRE...

Saint-Jean-de-Luz, 1914.

Des livres vaguement classés,
Des « illustrés » de toute sorte,
Voilà ce qu'à nos chers blessés
Chaque matin j'apporte.

N'ayant, pour les désennuyer,
Que la seule littérature,
Je m'efforce de varier
L'ordinaire pâture.

Je vais, des romans-feuilletons,
Aux petits récits bien honnêtes;
Quelquefois, pour hausser le ton,
Je risque les poètes.

Ils sont d'ailleurs, ces braves gens,
De goût facile et d'âme bonne,
Prenant, sans désirs exigeants,
Tout ce que je leur donne.

Et puis, lorsque j'ai terminé
Le « tour des cigarettes »,
On fait, à cœur déboutonné,
De petites causettes.

Je demande, en m'apitoyant,
Des nouvelles de la blessure;
Si le moral est... vacillant
De mon mieux je l'assure.

Je leur parle de leur pays,
De leur famille, de leurs mioches;
Et l'on tombe à bras raccourcis
Sur la tête des Boches.

Je saute des graves propos
A quelque plaisant badinage,
Y mêlant toujours ces deux mots :
« Patience et courage! »

Je prédis les beaux lendemains;
Je sème la verte espérance;
Je sens battre, en serrant leurs mains,
Le vrai pouls de la France!

* * *

Ainsi doucement j'accomplis
Ma besogne simple et modeste :

Je vais, viens, effleurant les lits
D'un pied qui n'est plus leste.

Certes, j'étais moins lent jadis,
La marche m'était plus facile
En mil-huit-cent-soixante-dix
Humble petit « mobile! »

Au lieu de porter des bouquins,
— Timide et pacifique rôle —
Je narguais les humbles pékins,
Mon fusil sur l'épaule :

Car j'ignorais que la douleur
De toute joie est sœur jumelle;
Et ma jeunesse, à peine en fleur,
Se croyait immortelle...

Mais le temps, ce maudit vieillard,
Change les poèmes en proses,

Et démolit, plus ou moins tard,
Les êtres et les choses :

Nos pas sont plus lourds et plus lents
Sous le poids furtif des années ;
Les cheveux noirs deviennent blancs ;
Les lèvres sont fanées ;

Lassés d'avoir tant vu, les yeux
Brillent d'un éclat plus précaire ;
Et le moblot devenu vieux
Est... bibliothécaire !

PENSÉES DU SOIR

Novembre 1914.

Au chevet des blessés j'ai passé ma journée,
Et je rentre au logis, ma tâche terminée,
Humble tâche, mais dont mon cœur est raffermi.
Ils sont si bons, si doux, et leur regard ami,
Pour le peu que je fais, a tant de gratitude!
Depuis trois mois, j'ai pris cette chère habitude
De les voir chaque jour, de causer avec eux,
D'entendre leurs propos dolents ou belliqueux,
Chez eux, la plainte est brève et bientôt remplacée
Par le désir ardent, la constante pensée

De retourner au front, de chasser du pays
Ces Allemands damnés qui nous ont envahis...
Je sens bien, vétéran de la première guerre,
Qu'on les hait aujourd'hui cent fois plus que naguère,
Et que tout le dégoût par eux accumulé
A poussé, comme sous l'averse un champ de blé...



Mais d'autres sentiments ont germé dans leur âme :
Ils songent aux parents, aux enfants, à la femme,
Au bonheur du retour, aux charmes du foyer,
Et comme après la guerre il faudra travailler
Et réparer le mal de la rude tempête...
Qu'importe! Pour mener à bien la tâche prête
Les bras seront d'attaque et solides les cœurs!
Mais avant tout soyons vainqueurs, soyons vainqueurs!
Ah! ce cri, que, d'un bout à l'autre de la France,
On entend, tel qu'un chant de fiévreuse espérance,
Comme, en ces temps d'épreuve et de commun tourment,

Il semble nous unir indissolublement!
Chaque jour, en serrant la main de tous ces hommes,
Je comprends quels amis, non! quels frères nous sommes,
Quel solide lien, quel intérêt puissant
Unit dans le péril les fils d'un même sang!

Comme, en parlant avec ces braves gens..., si braves,
Je déplore l'erreur qui nous fait tous esclaves
— Oh! oui, tous, paysans, ouvriers et bourgeois —
De ces vains préjugés qui paraissent des lois!
Nés sous le même ciel et sur la même terre,
Portant en nous, ainsi qu'un bienfaisant mystère,
Les vertus que nous ont transmises les aïeux,
Nous nous aimerions plus en nous connaissant mieux.
Nous pourrions de nos mains actives, jamais lasses,
Combler l'obscur fossé qui sépare les classes,
Augmenter la beauté de notre effort commun
En travaillant chacun pour tous, tous pour chacun...
Les basses vanités, les haines amassées
Par un souffle d'air pur seraient vite chassées:

En nous aimant les uns les autres, nous serions
Les disciples du Christ, et nous nous unirions
Dans un sublime élan d'amitié fraternelle,
O France, en te faisant plus puissante et plus belle!
Sans distinguer l'habit de la blouse, sans voir
La naissance, le rang, on verrait : le devoir!
On irait, méprisant les apparences vaines,
Par de libres chemins vers les clartés humaines,
Vers le Bon, vers le Juste, et vers l'Égalité,
La vraie, où le mérite est toujours respecté,
S'impose sans contrainte et règne sans envie
Pour le bien du pays, son honneur et sa vie!

***

O guerre! sombre guerre ou tant de sang coula,
Lorsqu'un jour tu seras finie et qu'Attila
Aura courbé son front souillé dans la poussière,
Puisse ce rêve d'or, d'azur et de lumière
Que je fais, et que font tant d'autres avec moi,

Prendre, pour apaiser nos âmes en émoi,
Aux yeux de l'univers une forme réelle !
Alors peut-être, ô Guerre atrocement cruelle,
Oublierons-nous un peu le mal que tu causas,
Les deuils que tu semais à chacun de tes pas,
Les pleurs dont tu faisais ta sanglante rosée,
Si les fils d'une France autrefois divisée
Restent, sur leur sol libre enfin de l'étranger,
Unis comme ils le sont à l'heure du danger,
Et comprennent, après ces épreuves amères,
Que les enfants rivaux font le malheur des mères !

MADAME ANDRÉ

1914.

Entre les lits de nos blessés
Trottant à petits pas pressés,
Accorte et vive,
Madame André s'en vient, s'en va...
Et dès qu'il lui faut être là,
Vite, elle arrive.

C'est notre infirmière major...
Une infirmière? mieux encor :
C'est une mère,

Une sœur, une amie aussi
Pour tous les chers blessés qu'ici
Conduit la guerre.

Son âge?... Je n'en sais trop rien...
Ses yeux?... bleu clair; son nez?... moyen;
Sa taille?... ronde;
Ses cheveux?... sous son blanc bonnet
Nul ne peut assurer qu'elle est
Ou brune, ou blonde.

Signes particuliers : bonté,
Bonne grâce, simplicité,
Dévouement tendre;
Tout ce que d'un cœur généreux
A l'adresse des malheureux
On peut attendre.

Chaque jour, du matin au soir,
A l'hôpital, il faut la voir

Sans nulle plainte,
Sans s'y dérober un moment,
Accomplir — si gaillardement! —
Sa tâche sainte.

« Madame André!... Madame André! »
Chacun de nous est assuré
Qu'on ne prononce
Jamais ce nom-là sans qu'on ait
Avec un bon vouloir tout prêt
Une réponse.

A gauche, à droite, en bas, en haut,
Toujours à la place qu'il faut,
Ne chômant guère,
Vous regardant de son œil clair,
Elle fait tout, — en ayant l'air
De ne rien faire.

Que de blessés elle a guéris!
Que de pauvres êtres aigris

Par la souffrance
Elle sauva du désespoir,
En parlant de Dieu, du devoir,
De l'espérance!

Elle ignore les longs discours;
Mais elle sait trouver toujours
La phrase juste,
Le mot qu'on saura retenir
Et qui donne dans l'avenir
La foi robuste.

Noble femme aux sentiments droits,
Au cœur vaillant, quand je la vois,
Souvent je pense
A toutes les « Madame André »
Remplissant leur rôle sacré
Dans notre France;

A ces doux anges d'ici-bas
Qui, soignant de nos chers soldats

La chair meurtrie,
N'ont d'autre but que de guérir
Tous ceux qui faillirent mourir
Pour la Patrie.

Ô sœurs françaises, nobles sœurs
Qui calmez en vos bras berceurs
Tant de misères,
En ces temps sombres et troublés,
Déjà chères, vous nous semblez
Cent fois plus chères.

Vous joignez à votre bonté
Le dévouement, la charité,
Aigrettes pures,
Qui remplaceront désormais
Les invraisemblables plumets
De vos coiffures...

En vous déjà l'on aimait tout,
La douceur, la grâce, le goût

Et le sourire...
Maintenant qu'on vous connaît mieux
C'est votre âme, autant que vos yeux,
Que l'on admire!

LE PETIT TOURANGEAU

1914.

Il allait, chaque jour, de plus mal en plus mal...
Et comme j'arrivais, hier, à l'hôpital,
J'appris qu'il était mort dans la nuit, sans souffrance,
En murmurant : « Maman ! » et puis : « Vive la France ! »

Je m'étais bien souvent assis à son chevet.
Nous causions. Il disait le désir qu'il avait
De retourner se battre avec les camarades.
Il parlait doucement, sans phrases, sans bravades,
Avec un sentiment très profond du devoir.
Il me contait sa vie et ses rêves du soir,

Son travail fait, au bord de la Loire ensablée...
Vingt ans, de taille frêle, une tête bouclée,
Un teint rose, un front clair et de jolis yeux gais.
Tailleur de son métier, habitant sur les quais
Avec sa mère veuve... Une existence grise,
Humble, paisible, heureuse... et qui d'un coup se brise!

*
* *

Ce matin, nous avons enterré le pauvret.
Sur le mince cercueil que la foule entourait,
Un drapeau déroulait sa fierté tricolore.
Puis, par un temps d'octobre aimable et tiède encore,
On conduisit, parmi les lents signes de croix,
Parmi les bérets bleus levés par les gros doigts,
Parmi tous ces saluts qui font une prière,
Les restes du soldat vers le haut cimetière
D'où l'on voit le vieux port encombré de bateaux,
La Nivelle, coulant parmi les verts coteaux,

Puis, derrière la ville aux maisons alignées,
Le profil onduleux des brunes Pyrénées...

Et, songeant à ta mère en larmes, à ta mort,
Je maudissais la guerre et l'implacable sort
Qui te fait pour toujours, en sa rage fantasque,
Bon petit Tourangeau, dormir au pays basque!

MON ÉLÈVE

1915.

On me dit :

« Celui-là, guérison presque sûre
» Mais très lente... Deux mois, avant que la blessure
» Soit bien fermée ; un long séjour à l'hôpital...
» Arrivé ce matin, brave homme, un peu brutal... »

Je traverse la salle où les minces couchettes
Découpent, sur le plancher brun, leurs blancheurs nettes.
Me voici près de l'homme, hier encore inconnu...
C'est un vrai paysan, un gaillard au col nu,
L'air rude, mais les yeux éclairés d'un sourire.

Je lui tends un journal :

« Merci! mais j'sais pas lire...

— Ah! vous ne savez pas...

— Non!... Même à c'propos-là,

« J'voudrais ben vous parler un peu...

— Dites...

— Voilà :

» J'en ai pour très longtemps, ça n'va pas finir vite...
» Eh ben, j'voudrais au moins qu'd'êt'blessé, ça m'profite!
» Je m'sens tout plein gêné de n'pouvoir lire... Aussi
» J'pourrais-t'y pas apprendre alors que j'suis ici?
» Pourriez-vous pas m'donner un bouquin, un'grammaire,
» Où que j'pourrais trouver, comme on dit, mon affaire?
» J'ai bientôt trent'quatr'ans; trois enfants; j'suis point sot...
» C'est trop bête, à la fin, de n'pouvoir lire un mot!
» Puisque me v'là du temps de reste, j'veux apprendre... »

En l'écoutant parler, quelque chose de tendre
Et de doux me montait au cœur et m'entraînait
Vers cet homme si simple et si franc, qui venait

M'avouer sans rougir sa pénible ignorance,
Ne pensant point, lui qui souffrait, à sa souffrance,
Mais voulant qu'elle fût utile, et lui permît
D'élargir le domaine étroit de son esprit...

* * *

Lentement le jour vint — jour de joie! — où l'élève
Put, comme il le voulait, réaliser son rêve :
Lire, donner un sens à tous ces mots troublants
Dont les bataillons noirs couvrent les papiers blancs...
Ah! comme j'admirais le tranquille courage
De cet humble Français, déjà mûri par l'âge,
Qui de ces gros doigts courts, bons manieurs d'outils,
Suivait les *ba, be, bi, bo, bu*, si, si petits!
Quel travail obstiné! Comme à grands coups de pioche
Il semblait enfoncer les mots dans sa caboche!

Avec une fureur, un désespoir d'enfant :
« Jamais je ne pourrai! » me disait-il souvent,

En frappant de son poing la grammaire innocente...
Mais il avait en lui la volonté puissante,
Et, quand, l'autre matin, sachant lire, et, ma foi!
Écrire aussi, — bien plus lisiblement que moi, —
Il quitta l'hôpital pour reprendre sa place
A son cher régiment, dans les plaines d'Alsace:
Quand il partit guéri, solide et bien d'aplomb,
Et s'en vint me trouver... Ah! ce ne fut pas long:
Je sentis en mes yeux une larme indiscrète...
Voulant la lui cacher, je détournai la tête...
Quelques mots échangés... il se mit en chemin...
Mais je le vis bientôt, d'un grand revers de main,
Essuyer brusquement ses paupières mouillées...
Et toutes mes leçons m'étaient ainsi payées!

SŒUR ROSEMONDE

A Madame J. Delorme-Jules Simon
dont un beau « Récit d'infirmière » m'inspira ce petit poème.

1915.

Des nombreux blessés de notre ambulance
Pierre est le plus jeune et le plus gentil :
Le cou traversé par un fer de lance
Il a très longtemps souffert en silence,
Et beaucoup souffert, le pauvre petit.

Orphelin, privé de toute caresse,
Comme il fut ému de ces soins constants,
De la délicate et pure tendresse

Qu'en ces sombres jours de grande détresse
On lui prodigua pendant si longtemps!

A chaque infirmier, à chaque infirmière,
Au major si bon et si délicat,
Sa reconnaissance est acquise, entière;
Mais sœur Rosemonde arrive première
Dans le souvenir du jeune soldat.

Humble et sainte femme à la peau ridée,
Aux petits yeux vifs, aux gros bras trop courts,
La sœur Rosemonde est toujours guidée
Par le seul désir, l'éternelle idée
De faire le bien encore et toujours.

Entre elle et « Pierrot » c'est un long échange
De menus propos murmurés tout bas :
Elle a pour l'enfant de clairs regards d'ange;
Il retrouve en elle, — ô rencontre étrange! —
La chère maman... qu'il ne connut pas.

Et voici qu'hier, en hochant la tête,
Regardant Pierrot de son gros œil rond,
Le major a dit : « Guérison complète!
» Allons, mon garçon!... Vite, qu'on s'apprête...
» Avant peu, tu vas retourner au front! »

Retourner au front! se battre! reprendre
Sa place là-bas... Pierrot est content...
Mais quitter la sœur si douce et si tendre...
Le cœur de Pierrot bat sans plus attendre...
Celui de la sœur en a fait autant.

Le jour du départ, Pierrot est très pâle :
La sœur est très rouge... Ah! le dur moment!
Midi va sonner dans la grande salle...
Quelqu'un dit : « Pierrot!... Il faut qu'on détale!...
» Allons! dis adieu vite à ta maman! »

— « Ma maman?... Hélas! j'veux pas qu'on la nomme
» Comme ça... » fit-il, l'air embarrassé.

10.

— Pourquoi, mon petit?... Au fond, c'est tout comme...
» Tu peux bien l'app'ler ta maman, en somme!
— Non! Ell'ne m'a pas encore embrassé! »

Il tendit son front... La sœur, incertaine,
Comprit que c'était un péché, bien sûr...
Mais au cher enfant causer une peine...
Passer à ses yeux pour une inhumaine...
Il faut avouer que c'était trop dur!

Elle murmura : « Seigneur, Roi du monde,
» En mon pauvre cœur quel cruel combat!... »
Le bon Dieu lui dit : « Vas-y, Rosemonde... »
Et maman d'un jour... non! d'une seconde,
La sœur embrassa le petit soldat!

LES MATHIEU

1915.

Deux braves paysans arrivent à la porte
D'un hôpital, hier. L'homme, d'une voix forte :
« J'venions avec ma femme afin d'voir not'garçon,
» Jean Mathieu, des Aulnais, tout proche Montluçon.
» Depuis deux mois passés de nouvelles, pas une!...
» Nous nous mangions les sangs... Hier, la bonn' fortune
» Fait qu'en rev'nant chez nous j'ai lu sur le journal
» Parmi ceux des blessés qu'on soign' dans c't'hôpital
» Son nom de Jean Mathieu...Qué chance!.. Plus de doute!..
» Deux temps et trois mouv'ments, nous nous mettons en route..

» Tout' la nuit, dans l'ch'min d'fer, nous avons traversé
» Des pays. des pays... qu' j'en ai l'dos tout cassé...
» Mais j'allons le revoir!.. Hein, ma Jeanne, qué fête!
— Pour sûr! a dit la femme en relevant la tête.
— Hé! monsieur l'employé!.. Parlez, bon Dieu d'bon Dieu! »

Le surveillant a pris un registre : « Mathieu...
» Mathieu (Jean), dites-vous?.. Du cent vingt-et-unième?
— Oui! du cent vingt-et-un, pardi!.. Sûr qu'c'est lui-même!.. »
Dit la mère, esquissant un prompt signe de croix :
« Est-il blessé ben fort?...
                                        — Salle numéro trois,
» Lit trente-deux. Allez! »
                                        Grave comme un ministre
Monsieur le surveillant referme le registre...

*
* *

« Salle numéro trois... » Les bons vieux sont entrés,
Timides, hésitants, leurs pauvres cœurs serrés.

Dans lequel de ces lits?.. Rapide, une infirmière
Arrive à leur rencontre, apportant la lumière
De sa robe candide et de son jeune front.
« Vous voulez?..
— Jean Mathieu, not' fils... Un p'tit gars blond...
» Lit trent'-deux, qu'on m'a dit...
— Trente-deux?
— Oui, madame.
» — Il est blond?
— Oui, très blond... Même un peu rousseau.. Dame!
» Cheux nous, de père en fils, on est un brin roussi...
» Mais pourquoi qu'vous tardez, ma bonn' dame?.. Allons-y!

— Venez! » dit l'infirmière étonnée, inquiète...
Ils arrivent au lit trente-deux... Une tête
Contre le mur tournée, et le drap jusqu'aux yeux...
« Hé! Jean! Réveille-toi, mordienne! C'est tes vieux!...
Dit le père Mathieu.
— C'est nous, reprend la mère.
» J'men vas t' tirer les pieds com' j' les tirais naguère

» Quand t'étais tout petiot et qu' tu f'sais l'fainéant! »
Un grognement... Et puis, tout droit sur son séant,
Un grand garçon très brun se dresse, les regarde...
« C'est pas lui! » dit le père. Et la mère, hagarde,
Près de tomber, cherchant de la main un appui :

« Sainte Vierge!.. c'est pas not' p'tit Jean!.. C'est pas lui! »

Puis le père Mathieu, coléreux de nature,
Les poings serrés, les lèvres blanches, la voix dure,
S'adressant au soldat qui s'éveille à demi :
« D'abord, qu'é qu'tu fais là? T'es pas honteux, l'ami?...
» C'est pas ton lit, c'lit-là?

— Quoi qu'c'est qu'vous voulez dire?..

— Tu t'appell' pas Mathieu, hein?

— Si fait!

— Tu veux rire

— Non!.. je m'nomm' ben Mathieu... Mathieu (Jean)...

— Qu'é qu'tu dis

» Alors t'aurais l'mêm' nom, l'mêm' prénom que not' fils

- Vot' fils?.. Vous êtes donc ?..

— Mais oui, sacré tonnerre!

Tu ne comprends donc rien ?.. J'somm's son père et sa mère...

– Bonnes gens!.. C'est-y vrai?.. Jean Mathieu, des Aulnais,

Près Montluçon?.. Un p'tit rousseau...

— Tu le connais?

– Si je l'connais?.. Parbleu!.. J'étions d'la même escouade...

On nous appl'ait les deux jumeaux, par rigolade,

A cause de not' mêm' nom... C'était un bon enfant...

– C'était? qu'tu dis, c'était?.. Il n'est donc pus vivant?

– Ah! bonnes gens!..

— Tu t'tais?.. Il est mort.. Je l'devine...

– Du même obus qui m'a blessé...

— Bonté divine!

– Mon p'tit Jean! dit la mère. Il n'est pus... Mon chéri!

– Il a roulé d'un coup sans un mot, sans un cri,

A la corne d'un bois où l'on entrait à peine...

– En Lorraine, est-ce pas?..

— Oui, c'était en Lorraine...

Moi, j'ai reçu l'atout dans les jambes, les deux;

» Cell'là surtout... Enfin, maintenant ça va mieux.
» Mais le major a dit qu'c'est un' mauvais' blessure,
» Et qu'j'en d'meurr'ai boiteux pour toujours, qu'il assure... »

Sans l'écouter, les vieux restaient auprès du lit.

« Et qu'est-c'qu'on en a fait, d'son corps, à not'petit?
— Ça, j'en sais rien. Quand on a l'temps, on les enterre...
» Autrement... Qu'voulez-vous? Que l'on soit sous la terre
» Ou ben ailleurs, tout ça, c'est kif-kif bourricot!
— Alors, avant d'passer, il n't'a point dit un mot?
— Pas un seul, vrai de vrai!... Ça s'est fait tout de suite...
» On n'a pas l'temps d'causer beaucoup, sous un'marmite!
» Mais, pour sûr, il m'avait souvent parlé de vous...
» D'vot' pays, d'vot' maison, d'vot' enclos, du grand houx
» Qu'est just' contre vot' porte...
— A côté du vieux tremble...
— Oui!.. mêm' qu'il me disait qu'ils font très ben ensemble... »

Un silence tomba. Puis tout à coup, brutal :

« Et tout ça, c'est la faute à ce sacré journal,
« Dit le père. On pouvait s'y tromper, tout de même !
— Sûr ! Quand on s'nomm' Mathieu comm'nous, l'jour du baptêm
» On devrait avoir soin de donner au moutard
» Un prénom ben ronflant, ben chic, qu'on puiss' plus tard
» Le reconnaît', parmi tous ceux d'la grand' famille
» Des Mathieu... Ils sont tant, les Mathieu, qu'ça fourmille !
» Des fois, d'avoir l'mêm'nom, ça peut vous fair' du tort !...
— Tout ça n'empêch'ra pas qu'mon pauv'pt'it Jean soit mort ! »
Dit la mère, essuyant des pleurs sur son visage.

« Allons, femme, partons !... assez de bavardage !....
» Reprenons l'train... Ça va t'êt' triste, la maison
» Sans l'petit... Faudra ben se faire une raison... »
Puis, tendant au blessé sa rude main ouverte :

« Top' là !..Je n't'en veux pas, mon garçon...Oh ! non ! certe !
» T'es pour rien dans la chose, et j'en aurais pas l'droit...
» Mais l'bon Dieu s'est montré ben dur à not' endroit...

» Entre deux Jean Mathieu, puisque, sans plus attendre,
» Il avait à choisir, il aurait ben pu t'prendre! »

Et le blessé, voulant ne le fâcher en rien,
Lui dit en souriant :
« Trop honnêt'! Merci bien! »

« POT DE CRÈME »

1915.

Tirailleur algérien, d'une noirceur suprême,
On l'a, comme il convient, surnommé « Pot de Crème. »
Petit, replet, joufflu, frétillant, jovial,
Toujours en train, comme on l'adore à l'hôpital !
Quand il danse la bamboula, droit sur ses hanches,
Montrant l'humide émail de ses larges dents blanches,
Ses bons gros yeux en boule et son crâne frisé,
Le plus mélancolique est bien vite amusé.
Si gentil, si naïf!... Un grand gosse bien sage
Charmé par un ruban, une fleur, une image...

Avec ça, toujours prompt à fouiller dans son sac
Pour donner aux copains cigarette ou tabac;
Brave, peu ménager de sa souple carcasse;
Et puis, un baragouin superbement cocasse,
Un gazouillement vif et doux de colibri...
Oui! « Pot de Crème » était notre grand favori.

Aussi, quand le major nous le dit très malade,
Nul ne voulait y croire... Un si gai camarade!...
Une si bonne mine... autant qu'on peut le voir
Du moins, quand il s'agit de la mine d'un noir!
Sa blessure — un éclat d'obus dans la poitrine —
Est guérie... et n'était cette toux anodine,
Cette petite toux qui le tourmente un peu,
Il pourrait, dès demain, s'en retourner au feu...

Hélas! c'est cette toux méchamment obstinée
Qui, l'autre jour, par une claire matinée,
Emporta « Pot de Crème » en un monde meilleur
Où le bon Dieu, sans s'occuper de la couleur,

Sans faire en pareil cas la moindre différence,
Reçoit les bons négros qui meurent pour la France...

* * *

Oh! cette mort si simple et si calme!... On avait
— Tel était son désir, — posé sur son chevet
Son uniforme bleu, pauvre loque en détresse,
Mais où la Gloire avait cousu sa noble tresse.
Comme il respirait mal et réclamait de l'air,
Nous plaçâmes son lit en face de la mer
Qu'il contemplait, là-bas, par la fenêtre ouverte,
Sous un beau ciel de mars traînant sa robe verte.
Il parlait doucement, tranquille, souriant,
Résigné comme on l'est aux pays d'Orient.
Nous lui répétions tous :
« Courage, « Pot de Crème ! »
— Li toujours courageux, disait-il; li quand même
» Causer, rire, chanter... Li pas di tout mourir...
» Mais li bien fatigué... Li plus pouvoir courir

» Avec bon baïonnette, à l'attaque des Boches...
» Li content... Li toujours de l'argent dans ses poches...
» Li bien soigné... Pour li tout le monde gentil...
» Li vouloir... li vouloir... — Calme-toi, mon petit!... »
Dit le major, penchant sur lui sa tête grise.
— Li content voir la mer... Li veut qu'on le conduise
« En bateau... Li bien soif... Li voudrait du bon lait... »

Il bavardait ainsi, le pauvre, et s'en allait
Vers la mort, en causant, comme un enfant qui rêve.
Mais tout à coup sa voix chantante devint brève...
Son œil papillotant sur un point se fixa,
Et tendant son doigt sec, il dit : « Li vouloir ça! »

Il désignait la croix tout récemment donnée,
Qui, par l'ardent soleil en plein illuminée,
Comme une grosse broche aux rayons blanc et or
Étincelait sur la poitrine du major.

Le brave homme sourit :

« Ma croix?... Mais, « Pot de Crème »,
» Sais-tu bien ce que c'est que cela ?... C'est l'emblème
» Du devoir, de l'honneur, des combats, du succès...
— Li connaître très bien le beau bijou français...
» Mais li jamais touché... Pour petite seconde,
» Donne, Moussu major... »



Sous la lumière blonde
D'un soleil aussi beau que le soleil natal,
Pot de Crème, en ses doigts, tel qu'un présent royal,
Serre la croix, la met sur son drap, la regarde,
La caresse des yeux, puis vite se hasarde
Rieur comme un gamin qui ferait un bon tour,
A la placer sur sa poitrine, avec amour :

« Li décoré!... Li chic!... Li belle croix française!...
» Li grand chef, maintenant... Li causer à son aise
» Avec le colonel, même le général...

» Li pas malade... Li sauter sur un cheval...
» Tuer Boches, beaucoup... toujours... »
Mais une quinte
Le prit; sa main serra d'une suprême étreinte
L'éblouissante croix qui semblait à ses yeux
Symboliser la France au renom glorieux;
Et « Pot de Crème », mort pour Elle et pour sa gloire,
Quitta discrètement son enveloppe noire...

LES ANGES BLANCS

A Madame la comtesse d'Haussonville,
Présidente de la Croix-Rouge.

1915.

En ces temps graves où nous sommes,
Tandis qu'aux frontières les hommes
Combattent pour la Liberté,
Au chevet des blessés, les femmes
Donnent le meilleur de leurs âmes
En ton nom, sainte Charité.
Elles apaisent la souffrance
Par leurs soins doux et consolants :

Qu'ils sont aimés, les Anges blancs
De notre Croix-Rouge de France!

Après la bataille acharnée,
Dans l'ambulance illuminée
Comme d'un rayon de douceur,
Nos soldats, noble chair meurtrie,
Croient revoir l'image chérie
D'une mère ou bien d'une sœur :
Car il n'est point de différence
Pour ces pauvres êtres dolents,
Entre elles et les Anges blancs
De notre Croix-Rouge de France!

Aussi délicates que sûres,
Leurs mains, pour guérir les blessures,
Ont des secrets ingénieux;
Parfois le plus cruel martyre
Est amoindri par leur sourire
Et la caresse de leurs yeux.

Pour leur tendre persévérance,
Leurs soins actifs et vigilants,
Qu'ils sont chéris, les Anges blancs
De notre Croix-Rouge de France!

Dans les grandes salles muettes,
Leurs moyenâgeuses cornettes
Rappellent quelque vol d'oiseau;
Sous leurs simples robes de toile,
Leurs tailles, qu'un tablier voile,
Ont des souplesses de roseau.
Quelle harmonieuse assurance
En leurs gestes précis et lents!...
Qu'ils sont nobles, les Anges blancs
De notre Croix-Rouge de France!

Pour réconforter ceux qui pleurent,
Pour prier près de ceux qui meurent,
Bien de ces femmes, chaque jour,
S'éloignent du foyer tranquille,

Où la vie, heureuse et facile,
Les retenait avec amour.
Mais, quand au devoir on s'élance,
Rien n'arrête de tels élans...
Ils sont soldats, les Anges blancs
De notre Croix-Rouge de France!

Aussi, par la foule innombrable
De ceux que d'un cœur secourable
Vous avez sauvés ici-bas ;
Par le Dieu de bonté, le « nôtre »...
— Non le Dieu farouche d'un autre,
Dieu de la haine et des combats ; —
Par nous tous que votre vaillance,
Sans y songer, rend plus vaillants,
Soyez bénis, doux Anges blancs
De notre Croix-Rouge de France!

II

Les Jours passent...

AUX SOLDATS DE FRANCE

1914.

Nous qui ne pouvons plus combattre, nous, les vieux,
De quel fervent regard, de quel cœur anxieux,
De quelle âme, à votre âme acquise tout entière,
Vous suivons-nous là-bas, sur la longue frontière,
Où résonne l'écho de vos pas triomphants,
O chers soldats! ô fils de France! ô nos enfants!
Victimes comme vous des sombres destinées,
Nous avons vu, voilà quarante-quatre années,
L'implacable Bellone, au front ceint de lauriers,

Jetant au vent sa haine et ses refrains guerriers,
D'un geste impérieux, d'une voix rauque et brève.
Nous arracher soudain à la douceur du rêve,
Et nous lancer, vibrants de transports inconnus,
Vers ces mêmes Germains aujourd'hui revenus...

Mais, ô nobles héros de la nouvelle guerre,
Vous ne connaîtrez pas ainsi que nous naguère,
L'horreur de la défaite, et les mornes combats
Où, toujours repoussés, le cœur lourd, le front bas,
— Vous en avez appris la douloureuse histoire, —
Nous luttions pour l'Honneur plus que pour la Victoire!
Contre un tel ennemi si nombreux, si puissant,
Hélas! il vous faudra verser des flots de sang;
Mais, malgré les douleurs que, d'une âme aguerrie,
Vous devrez supporter au nom de la Patrie,
Votre rôle, vaillants enfants, sera plus beau
Que le nôtre, et, vainqueurs, vous verrez le drapeau,
Notre drapeau, troué sans doute, mais splendide,
Sous un ciel apaisé qu'aucun souffle ne ride,

Dans la sérénité d'un soir calme et vermeil,
Luire, comme un trophée, aux rayons du soleil !



Nous, nous n'avons connu que le froid et la neige,
La lutte sans espoir et l'horreur d'un long siège ;
Et nous ne pouvons plus, vaincus des temps passés,
Être de la bataille où vous vous élancez !
Mais que ce soit le fils ou le père, qu'importe?
Pourvu que l'on triomphe, et que d'une main forte
Vous sachiez retenir sous nos clairs étendards
Cette Victoire, fille étrange des hasards,
Mais quelquefois aussi des justices sacrées :
Pourvu que nous puissions voir les plaines dorées
De l'Alsace-Lorraine, et ses prés, et ses bois
Redevenir bientôt français comme autrefois ;
Pourvu que nous puissions, au nom de la Patrie,
Arrêter ce hideux torrent de barbarie ;
Pourvu que nous puissions, après de tels forfaits,

Savourer le baiser candide de la paix...
Oh! oui! pourvu qu'un jour ces choses-là soient faites,
Par vous nous jouirons d'incomparables fêtes,
Et peut-être envieux de vous, mais non jaloux,
Au nom du cher pays et de son ciel si doux,
Au nom de nos aïeux dans leurs tombes fermées
Suivant de leurs yeux morts le vol de nos armées,
Nos fronts seront courbés devant vos jeunes fronts,
O chers enfants de France, et nous vous bénirons,
Du seuil de la maison que vous aurez sauvée
Pour notre vieille gloire enfuie... et retrouvée!

LES PETITS DRAPEAUX

Pendant la mobilisation, 1914.

Au petit trot, par batterie,
Un régiment d'artillerie
Défile en un sourd roulement :
Le colonel chevauche en tête ;
Joyeux comme pour une fête,
Les hommes vont résolument.

Quittant femmes, filles ou mères,
Refoulant les larmes amères
Dont s'amollissent les adieux,

Haut les cœurs et droites les tailles,
Ils marchent aux rudes batailles...
Et la Victoire est dans leurs yeux.

En leur bonne humeur qui subsiste,
Ils savent, malgré l'heure triste,
Unir les gaîtés aux douleurs :
A chaque caisson, chaque pièce,
Ils ont accroché l'allégresse
Des petits drapeaux et des fleurs.

Sur le dur pavé de la rue,
— Tandis que la foule accourue
Acclame ces vaillants soldats, —
Les drapeaux et les fleurs ensemble
Font comme un long serpent qui tremble
Et glisse au milieu des hourras.



Petits drapeaux de pacotille
Dont l'élégance humble et gentille
Se déroule en légers frou-frous;
Vous qui ne comptiez d'autres gloires
Que d'être achetés dans les foires,
Le dimanche, pour quelques sous;

Petits drapeaux de forme drôle,
Voici que, soudain, votre rôle
S'est tragiquement agrandi;
Jouets d'enfant aux mains des hommes,
Par ces temps de fièvre où nous sommes,
Sous l'ardent soleil de midi,

En votre frémissement rose
Aujourd'hui je vois autre chose

Que de vulgaires oripeaux,
Car c'est, pour mon âme attendrie,
Toute l'âme de la Patrie
Qui flotte en vous, petits drapeaux!

LES COMMUNIQUÉS

1914.

Ah! quelle émotion nous saisit, brusque et vive.
Chaque matin et chaque soir,
Quand l'heure sonne enfin où le journal arrive,
Apportant la joie ou l'espoir!

Entre nos doigts fiévreux tremble la feuille blanche...
Chacun la regarde, anxieux,
Et notre cœur, qui sur cet inconnu se penche,
A lu plus vite que nos yeux...

Il nous semble, le long de chaque ligne noire
Dont se raye le papier blanc,
Voir courir des soldats qu'entraîne une Victoire
Levant au ciel son bras sanglant;

Notre cerveau s'emplit de visions fugaces
Où, dans un long enroulement,
Passe, comme un remous, l'étreinte de deux races
Qui se heurtent férocement...

Et c'est vers vous, vaillants défenseurs des tranchées
Éventrant le sol des aïeux,
Que nos âmes s'en vont, aux vôtres attachées
Par des liens mystérieux.

Les maux dont vous souffrez en ces luttes suprêmes,
Où tout est fatigue ou danger,
Nous croyons les connaître et les souffrir nous-mêmes
Et brûlons de les partager.

Mais, anciens combattants d'une première guerre
Contre les mêmes ennemis,
Ce que nous avons fait, ce que vous pouvez faire,
Hélas! ne nous est plus permis...

Il nous faut aujourd'hui, nous dont les bras débiles
Sont lassés d'un trop long effort,
Demeurer au foyer, citoyens inutiles
Dédaignés même de la mort...

Aussi, quand nous avons terminé la lecture
Des glorieux communiqués;
Quand sur la carte, vers la victoire future,
Nos frêles drapeaux sont piqués,

Nous sentons, loin du bruit et du fracas des armes,
L'horreur d'un repos impuissant,
Et nous pleurons, honteux de répandre des larmes,
Quand vous répandez votre sang!

LEURS TRANCHÉES

1915.

Donc c'est chez nous, dans notre sol qu'ils les ont faites,
Dans notre sol natal déjà foulé par eux
Aux temps non oubliés des anciennes défaites
Et des courages malheureux;

C'est chez nous, dans la France hospitalière et bonne
Où le printemps sourit avec plus de gaîté,
Où l'hiver sans rudesse a des clartés d'automne,
L'automne une douceur d'été:

C'est chez nous, dans nos prés, aux flancs de nos collines,
Au bord de nos étangs frissonnants de roseaux;
Chez nous, dans nos grands bois où les brises câlines
Murmurent avec les oiseaux;

Chez nous, chez nous, auprès des calmes cimetières
Où dorment nos aïeux, où nous dormirons tous;
Chez nous, que de leurs mains froidement meurtrières
Ils ont creusé ces sombres trous!

Ne vous semble-t-il pas, ô mes frères de France,
Que chaque coup de pioche entre dans notre chair,
Et que nous souffrons tous de toute la souffrance
Du pays qui nous est si cher?

Ne vous semble-t-il pas, ô mes frères, qu'il monte
Du sol déshonoré par de pareils affronts,
Un souffle impétueux de vengeance et de honte
Qui claque en passant sur nos fronts?

Notre haine eût été moins longue et moins vivace
Pour tout autre ennemi, même plus redouté,
Si dans son âme il eût conservé quelque trace,
Quelque soupçon d'humanité...

Mais eux, les assassins, les félons adversaires
Que le crime accompagne à chacun de leurs pas,
Méritent-ils encore, eux, les incendiaires,
Qu'on les appelle des soldats?

Lorsque les temps viendront où leurs noires tranchées
— Ces sillons que la Mort engraissa sans repos —
A leurs griffes de fer vaillamment arrachées
Se fleuriront de nos drapeaux,

Puisse la boue immonde à tant de sang mêlée,
La boue où si longtemps traînèrent leurs pieds lourds:
Toute, toute la boue ignoble accumulée
Pendant d'interminables jours,

Ah! puisse cette boue aux étoiles fantasques,
— Stigmate indélébile affirmant leurs forfaits, —
Les souiller tout entiers, des bottes jusqu'aux casques,
Et ne disparaître jamais!

LE SALUT AUX BLESSÉS

A mon petit-fils.

1915.

Depuis que cette guerre sombre,
Surgissant à l'horizon noir,
Jette des victimes sans nombre
Sur l'autel sanglant du devoir,

O cher petit-fils, douce tête,
Aux cheveux fins, aux yeux si vifs,
Tu subis aussi la tempête
Qui souffle sur nos fronts pensifs.

Tes oreilles, accoutumées
Aux propos tendres et câlins,
N'entendent parler que d'armées,
De canons et de zeppelins ;

Tes yeux, qui ne trouvaient aux choses
Que des grâces et des gaîtés,
S'étonnent de nos airs moroses
Et scrutent nos anxiétés.

Autour du fauteuil où ton père
Avait coutume de s'asseoir,
Tu rôdes, moins prompt que naguère,
Et triste de ne l'y plus voir.

Tu sais que depuis des semaines,
Depuis des mois, vaillant soldat,
Loin de nous, en de mornes plaines,
C'est pour son pays qu'il se bat.

Tu sais que ce pays de joie
Et de noble travail aussi,
Par un grand vol d'oiseaux de proie,
A vu son beau ciel obscurci ;

Qu'il faut chasser, coûte que coûte,
Ces oiseaux de deuil et de mort,
Et que toute la France, toute,
S'unit en un sublime effort.



Ces héros, qui pour la Patrie
Luttent pleins d'ardeur et de foi,
— O petite tête chérie ! —
Chaque jour travaillent pour toi.

Pour toi, pour tous ceux de ton âge,
Ces vaillants auront assuré
Un avenir heureux et sage,
Depuis des siècles désiré ;

Ils t'épargneront, je l'espère,
Ils épargneront à tes fils
Le pesant honneur d'une guerre
Que fait ton père... et que je fis;

Et leur sang, qui rougit la route
Ou qui brûle le sol glacé,
Plus tard empêchera sans doute
Ton propre sang d'être versé!

Quand, au cours de ta promenade,
Tu croiseras quelque blessé,
Pauvre guerrier pâle et malade,
Qui chemine d'un air lassé,

Avec l'élégance coquette
De ton plus simple mouvement,
Porte la main à ta casquette,
Plus ou moins militairement,

Et salue en pleine assurance
Cet humble soldat, mon enfant,
Car en combattant pour la France,
C'est ton avenir qu'il défend !

LE RIRE QUI BLESSE

1915.

Un journal frivole et badin
Que parfois je lisais naguère
Tombe sous mes yeux, ce matin,
Un sombre matin de la guerre.

Ce texte « très parisien »,
Cette féminine frimousse
Me semblent quelque air ancien
Dont l'effet démodé s'émousse.

Oui, certes, les temps reviendront
Où la bonne gaîté française
Relevant joliment le front
Pourra s'épanouir à l'aise ;

Il n'est pas mort, le rire clair,
Le bon rire franc et sonore
Qui monte en crépitant dans l'air
Et qui trop vite s'évapore...

Oui! quand dans ses bras grands ouverts
Étreignant nos héros sublimes
La Paix, ceinte de lauriers verts,
Aura crié : « Plus de victimes! »

Quand, dans les cœurs las et meurtris
Les douleurs seront apaisées;
Quand les blessures du pays
Seront toutes cicatrisées,

Alors le vieil esprit gaulois,
Avec sa verve familière,
Reprendra ses chants d'autrefois,
Tel qu'un oiselet de volière ;

Mais tant que ces douces clartés
Ne luiront pas sur notre France,
Sachons modérer nos gaîtés
Trop voisines de la souffrance !

Tant que les obus ennemis
Faucheront les rangs de nos braves,
Soyons graves, ô mes amis,
Comme il convient aux heures graves !

Sachons, dignes et sérieux,
Prendre la vie avec noblesse...
Le rire, en ces jours anxieux,
Est trop vite un rire qui blesse...

Pensons à nos champs dévastés
Où gronde le fracas des armes;
A tous les malheurs supportés,
Et tous les yeux remplis de larmes;

Pensons à ceux qui chaque jour
Pour le pays souffrent et meurent;
Pensons, avec un même amour,
Aux inconsolés qui les pleurent;

Pensons aux douleurs, aux sanglots,
Aux héroïques hécatombes...
Et ne laissons pas les grelots
S'agiter à l'ombre des tombes!

L'OR DE LA FRANCE

1915.

Pour voir ses drapeaux triomphants,
Autant que de soldats, la France
A besoin d'or en abondance
Et fait appel à ses enfants.
Que chacun aussitôt réponde
Avec un amour filial,
Et que le précieux métal,
Partout, roule en cascade blonde :
Pour le pays donnons notre or,
Donnons notre or, encor, encor!

Depuis trop longtemps endormi
Dans le fond du vieux bas de laine,
Que l'or, puissance souveraine,
Soit notre allié, notre ami.
Qu'il ruisselle en sa pleine gloire,
Sous notre soleil fier et doux
Qui bientôt deviendra pour nous
L'ardent soleil de la victoire :
Pour le pays donnons notre or...
Donnons notre or, encor, encor!

Paysans, ouvriers, bourgeois,
Aujourd'hui que chacun s'écrie :
« Pour le salut de la patrie,
» Je ferai tout ce que je dois! »
Riche ou pauvre, que chacun donne,
Dans un élan noble et vainqueur;
Car c'est un peu de notre cœur
Qui dans chaque pièce rayonne...

Pour le pays, donnons notre or,
Donnons notre or, encor, encor!

Avec cet or que nous donnons,
On construira, dans nos usines,
Des avions aux ailes fines
Et de formidables canons.
Et quand sonnera la retraite
De l'envahisseur détesté,
Chacun de nous, avec fierté,
Prendra sa part dans cette fête :
Pour le pays, donnons notre or,
Donnons notre or, encor, encor!

République, Empereur ou Roi,
Peu nous importe l'effigie!
L'or est un ferment d'énergie
D'où naissent l'audace et la foi.
Afin que la France adorée

Ait de merveilleux lendemains,
Versons notre or à pleines mains
Au nom de l' « Union sacrée » :
Pour le pays donnons notre or,
Donnons notre or, encor, encor!

Défenseurs de la Liberté,
Du bon Droit et de la Justice,
Faisons cet humble sacrifice
Sur l'autel de l'Humanité.
Notre cause est auguste et sainte;
Si nous en voulons le succès,
Sœurs françaises, frères français,
Sans réserve comme sans crainte,
Pour le pays donnons notre or,
Donnons notre or, encor, encor!

LES HÉROS DE LA NUIT

Aux officiers, sous-officiers et soldats du génie.

1915.

Dans ces guerres de tranchées
Plus d'ardentes chevauchées,
Plus de charges au soleil,
Plus de régiments superbes
Suivant, dans les hautes herbes,
L'essor d'un drapeau vermeil;

Lentement, à coups de mine,
A coups de pioche, on chemine,

On rampe, le corps penché,
Lampe en main, dans les ténèbres,
Creusant des chemins funèbres,
Vers un ennemi caché.

C'est en cette tâche obscure,
Moins entraînante et plus dure,
Que naît et s'épanouit
Votre bravoure infinie,
O fiers soldats du génie,
Nobles héros de la nuit!

Et la plus simple justice
Veut que l'on vous applaudisse
Qu'on vous admire entre tous,
O sapeurs, qui sous la terre
Dont vous troublez le mystère,
Combattez si bien pour nous!

Ah! qu'il vous faut de vaillance
Pour aller, dans le silence,

Dans l'inconnu, dans le noir,
L'oreille toujours tendue,
Remplir la besogne ardue
Qui, pour vous, est le devoir!

Par leurs exploits téméraires
Les aviateurs, vos frères,
Ont conquis le ciel doré;
Vous, vous livrez vos batailles
Dans les saignantes entrailles
De notre vieux sol sacré.

C'est déjà presque la tombe...
Et quand l'un de vous succombe
Dans quelque trou, vaillamment,
Il semble — injustice humaine! —
Que cette mort souterraine
Ait moins de rayonnement...

Quand l'impartiale Histoire
A chacun selon sa gloire

Distribuera ses lauriers,
Vous pourrez, en confiance,
Vers la juste récompense
Tendre vos mains les premiers;

Et votre part sera belle
Dans la récolte nouvelle
Des fleurs d'Immortalité,
— O vainqueurs des luttes sombres! —
Car vous aurez, dans leurs ombres,
Moissonné votre clarté!

LA FLEUR DES TRANCHÉES

A Edmond Rostand.

1915.

Ce soir, dans le courrier, une lettre m'arrive :
Enveloppe modeste, écriture naïve...
Je l'ouvre... Une humble fleur des champs, un bouton d'or
S'échappe de la feuille et tombe, fraîche encor,
Sur ma table, à la place aimée et coutumière
Où ma lampe arrondit sa paisible lumière.
C'est d'un jeune soldat du front, un inconnu.
Là-bas, entre ses mains, un journal est venu
Apporter quelques vers de moi... maigre pitance!

Elle lui plut pourtant, car, « par reconnaissance »,
M'écrit-il, il m'envoie un poème, à son tour.
Ouvrier ciseleur, voulant parler d'amour
A quelque blonde amie, il cisela... des rimes.
« Lisez mes vers, monsieur : ils ne sont pas sublimes :
» Mais ils m'ont donné bien de la peine, entre nous...
» J'y joins un bouton d'or que j'ai cueilli pour vous
» Ce matin, dans le pré bordant notre tranchée... »



Ah! que sincèrement mon âme fut touchée
Par cette jeune lettre, et quel émoi profond!
Je lus les vers, des vers sincères, tels qu'en font
Les simples, ignorants de la règle imposée,
Mais dont l'âme a souvent des fraîcheurs de rosée.
Cela parlait d'azur, de ciel... comme toujours...
Mais, à la fin, ces mots héroïquement courts :
— « Pense à moi si je meurs... Je garde l'espérance
» De te revoir... Donne tes yeux... Vive la France! »

O jeunesse adorable! ô courage charmant
De l'amour à la mort passant si crânement!
Ce gamin, retroussant sa naissante moustache,
Cher Cyrano, t'a pris un brin de ton panache!
Il aime... il est aimé... demain il peut mourir...
D'implacables obus sifflent, prêts à meurtrir
Sa chair tendre, et briser sa vie à peine éclose...
Qu'importe! Il est Français : dédaigneux de la prose,
Il fait des vers, des vers d'amour; il fait des vers
Près des cadavres noirs, aux crânes entr'ouverts;
Des vers, dans la tranchée où le sang et la boue
Sous ses pieds douloureux sautent jusqu'à sa joue;
Des vers, des vers coquets et sur un rythme gai;
Des vers du bon vieux temps chantant : « ma mie, ô gué! »
Des vers, qui sous le nez des Boches au teint blême,
Disent : « Je peux mourir... » aussi bien que : « Je t'aime! »



Brave petit poilu, — puisqu'on les nomme ainsi, —
Pour ta lettre et tes vers reçois un grand merci!

Cette humble fleur des champs cueillie à mon adresse
Avec une naïve et vibrante allégresse,
Je la conserverai comme un rare trésor.
Regarde : je le mets, ton petit bouton d'or,
Dans les feuillets d'un livre aimé : qu'il y repose
Comme une délicate et périssable chose,
Mais dont le souvenir ne se fanera pas...
Et, pour finir, enfant, je t'avouerai tout bas
Que, de tout mon vieux cœur frémissant, je t'envie,
Et que je donnerais le reste de ma vie
Pour entendre à nouveau les heures de jadis,
Redevenir soldat comme en soixante-dix,
Et, bravant les hasards d'une balle ennemie,
Rimer des vers d'amour en l'honneur de ma mie!

BONHEUR VOLÉ

1915.

Un admirable jour d'été :
Dans la nature,
Tout est harmonie ou clarté,
Joie ou murmure.

Le soleil, qui vers l'horizon
Déjà s'incline,
Tapisse d'or le fin gazon
De la colline ;

Sur le paisible et frais jardin
Où tout rayonne,
Glisse un petit zéphyr badin
Qui tourbillonne;

Un parfum suave et berceur
Montant des roses
Semble verser de la douceur
Parmi les choses;

De la maison aux volets clos
Des voix chéries
Viennent à moi, menus propos
Et causeries...

Ah! comme je la goûterais,
Cette heure exquise,
Et ce calme, et le baiser frais
De cette brise,

Si je pouvais, — fût-ce un moment, —
O sombre guerre,
Oublier ton envoûtement
Qui nous enserre;

Oublier tes férocités,
Et la souffrance,
Et tous les deuils par toi jetés
Sur notre France!

Mais ce journal que dans ma main
La brise froisse,
Me dit notre effort surhumain
Et notre angoisse;

Il me dit les prés envahis,
Le bruit des armes,
Et tout le sang que mon pays
Mêle à ses larmes...

Aussi ce bonheur qu'aujourd'hui
Je puis atteindre,
Et que mon cœur épanoui
Est près d'étreindre,

Ce bonheur aux charmes discrets,
— Céleste obole, —
Je n'en veux pas... car je croirais
Que je le vole!

LA BLANCHE DÉESSE

1916.

En ce temps où l'on souffre, où l'on pleure, où l'on tue,
Où tout est violence, outrage et cruauté,
Je voudrais qu'on sculptât une noble statue
En ton honneur, ô Charité!

Je voudrais qu'en un lieu paisible et solitaire,
Sous un beau ciel dont rien n'aurait terni l'azur,
Un lieu tout de repos, de calme et de mystère,
Elle dressât son marbre pur.

Un voile agiterait sa très lente caresse
Sur ton front sans nuage, et tu tendrais les mains
En un geste de noble et sincère tendresse
Vers les pauvres humains.

Ils viendraient te conter leur tristesse éternelle,
Leur misérable plainte et leurs tourments secrets;
Et dans un même élan d'amitié fraternelle
Tu les réunirais...

Tu leur dirais : « Enfants ! ce siècle encor barbare
Ne réalise pas ce que vous rêviez tous...
Mais, pour ceux qui naîtront, l'avenir se prépare
Plus clément et plus doux.

Peut-être, moins lointains qu'on ne le pourrait craindre,
Des jours viendront, des jours appelés ardemment,
Où les hommes heureux enfin, pourront s'étreindre
D'un même embrassement !

Où la paix régnera sur la terre charmée;
Où la guerre aux bras durs et par le sang rougis
Jettera les tronçons de sa torche enflammée
Dans les flots assagis;

Où, déroulant le fil doré des heures calmes,
Lasse d'avoir souffert et gémi si longtemps,
L'Humanité pourra s'éveiller sous les palmes
D'un éternel printemps;

Où, sous le sceptre noble et chaste de l'Idée,
Chacun pourra jouir, loin des rudes combats,
De la félicité la plus grande accordée
Aux passants d'ici-bas;

Où la Justice intègre et jamais asservie
Fêtera le plus digne et non pas le plus fort;
Où le bonheur d'aimer embaumera la vie
Et fleurira la mort...

Enfants! sachez attendre et d'une âme sereine!
Ces temps obscurs encor rayonneront un jour...
Supportez l'injustice et tolérez la haine
En songeant à l'amour! »

* * *

Pour apaiser les maux par la guerre farouche
En ces heures de deuil partout accumulés,
O déesse! voilà ce que dirait ta bouche
Aux hommes assemblés...

C'est pourquoi je voudrais qu'en ce siècle où l'on tue,
Où tout est violence, outrage et cruauté,
On dressât pour ta gloire une noble statue,
Blanche déesse, ô Charité!

PETIT SOLDAT...

Janvier 1916.

Petit soldat, pauvre blessé,
Qui, mal guéri de ta blessure,
Vas par la ville, l'air lassé,
Et la démarche pas bien sûre;
Toi qui faisais le coup de feu,
Hier encore, avec « le sourire »,
Petit soldat, arrête un peu,
Que l'on t'admire!

Tu n'as pas le « grand chic », pourtant :
Ton uniforme est très malade,

Et ton pied s'avance en boitant
Quand tu les mènes en balade.
Mais nous aimons de ton œil bleu
La flamme ardente et résolue...
Petit soldat, arrête un peu
Qu'on te salue!

Es-tu de Paris?... du Poitou?...
De Normandie ou de Provence?
Tu peux venir de n'importe où...
Nous te chérissons à l'avance.
Tu combats pour ce triple enjeu :
Liberté, bon droit et justice...
Petit soldat, arrête un peu,
Qu'on te bénisse!

Dans les revers, dans les succès,
Contre une fureur assassine
Tu défends le vieux sol français
Où le passé nous enracine.

Tes pères l'ont fait, vertubleu!
Et tout bon chien chasse de race :
Petit soldat, arrête un peu,
Que l'on t'embrasse!

* * *

Et sitôt qu'il fut embrassé
D'une paternelle accolade,
Voilà le cher petit blessé
Qui reprend sa lente balade.
Il retourne au front d'ici peu,
Nous a-t-il dit, et « ça lui tarde » :
Petit soldat, mon bon « p'tit fieu »,
Que Dieu te garde!

PENSONS À « EUX »!

1916.

Ma maison est très vieille et construite à la diable,
Dit un voisin; ma chambre est glacée, en plein nord;
Le bois, toujours plus cher, est vraiment pitoyable
Cette année... Ah! la guerre a tué le confort!
— Voisin, ne prenez pas de ces mines fâchées :
Pensez à nos soldats qui sont dans les tranchées!

— Ah! quelle nuit, mon cher!... Quel odieux supplice!
Un matelas nouveau, tout fraîchement cardé!
Vous savez ce que c'est?... on enfonce ou l'on glisse...

J'ai les reins démolis d'avoir tant gambadé!
— Ma chère, votre plainte est presque un sacrilège :
Pensez à nos soldats qui couchent dans la neige!

— Ah! garçon! quel dîner!... Le potage, une peste!
Et ce poulet qui tient ma mâchoire en échec!
S'il vient du Mans, ainsi que le menu l'atteste,
Il en vient en tout cas à pied, tant il est sec!
— Pauvre gourmand!... Pour établir un parallèle,
Pensez à nos soldats mangeant dans leur gamelle!

— Mon cher, ça ne va pas... Je me sens tout maussade...
Une fatigue!... Et puis, au moindre courant d'air,
Une douleur, ici!... Je ne suis pas malade,
Non... Mais... vous comprenez... Ça ne va pas, mon cher...
— Lorsque cette douleur par trop fort vous élance,
Pensez à nos soldats qu'on porte à l'ambulance!

— Pessimiste?... Eh bien, oui... Voyez-vous, j'ai beau faire,
Je n'ai pas confiance... Oh! je le dis bien bas...

J'ai peur que la Russie... ou bien que l'Angleterre...
Ou bien toutes les deux... enfin, je ne sais pas...
— Valeureux citoyen, fier soutien de la France,
Pensez à nos soldats qui sèment l'espérance!

— J'en conviens sans rougir, j'ai l'âme peu guerrière,
Et je ne me sens pas l'étoffe d'un héros...
Chacun, vous le savez, combat à sa manière :
Moi, je fais mon devoir, très bien, dans les bureaux.
— Pauvre brave, embusqué derrière une écritoire,
Pensez à nos soldats courant à la victoire!

Oh! oui! nous qui n'avons ni la force ni l'âge
Pour notre cher pays de nous battre aujourd'hui,
Si fort que nous l'aimions, aimons-le davantage;
Ne pouvant pas mourir, vivons du moins pour lui!
Et lorsqu'un rien nous blesse, un rien nous contrarie,
Pensons à nos soldats tombés pour la patrie!

LA MER OUTRAGÉE

1916.

Hier, au bout de la jetée,
Devant une mer tourmentée
Qu'obscurcissait déjà le soir,
Je me suis assis, l'âme lasse,
Sur la pierre, à la même place
Où je vins si souvent m'asseoir.

Des nuages minces et pâles
Déchiquetés par les rafales
Dans le ciel gris semblaient courir ;

Et la crête blanche des vagues
S'ensanglantait des lueurs vagues
D'un soleil tout près de mourir.

La nuit amenait la tempête,
Et, dans la nature inquiète,
Comme prise d'affolement,
La cloche de la vieille église
Seule, du haut de sa tour grise,
Versait un tendre apaisement...



Depuis ces vingt-deux mois de guerre
Ou la France toujours espère
Sans que rien la puisse troubler,
Sous quels aspects nouveaux sans cesse,
— Tantôt fureur, tantôt caresse, —
O mer, t'ai-je pu contempler!

Tour à tour aimable ou colère;
Coquette montrant pour nous plaire
Le sourire de tes flots verts,
Ou bien mégère courroucée
D'une formidable poussée
Attaquant les rochers déserts:

Tour à tour gaie ou désolée,
Vide aujourd'hui, demain peuplée
De jolis bateaux diligents,
Jamais, ô mer, je ne t'ai vue
Si longtemps, ni si bien connue
En tes aspects toujours changeants...

Mais maintenant qu'en tes abîmes
Disparurent tant de victimes
Des sous-marins mystérieux,
O mer, tu m'apparais entière
Comme un immense cimetière
Rempli de cadavres sans yeux.

Ils sont là, dans les eaux obscures,
Parmi les restes des mâtures,
Les débris glauques et hideux;
Leurs corps flottent, gonflés, livides
Entourés de monstres avides
Dont l'horreur s'agite autour d'eux...

O mer si souvent admirée,
Voilà qu'ils t'ont déshonorée!
Leurs zeppelins souillaient l'azur :
Mais c'était trop peu pour leur rage,
Et le noir sous-marin outrage
La noblesse de ton flot pur!

* * *

Ah! quand l'Ange de la victoire
Embouchant son clairon de gloire
Volera parmi les splendeurs,
Lasse de ces dépôts immondes

Ouvre le manteau de tes ondes
O mer! jusqu'en tes profondeurs,

Et que les naufragés sans nombre
Qui dorment dans ton gouffre sombre
Montent au soleil, en héros,
Et viennent, victimes muettes,
Frapper de leur mains de squelettes
La face ignoble des bourreaux!

III

Sonnets de Guerre

LES ROSES DE LA GUERRE

1914.

L'Épouvante s'étend sur l'Europe inquiète.
Nos yeux, la parcourant de l'un à l'autre bout,
Voient la Rage qui hurle et la Haine qui bout,
Et la Mort, galopant dans un ciel de tempête.

L'homme, grisé de sang, tombe au rang de la bête :
Partout la Violence et la Terreur partout...
Prise de désespoir, de honte, de dégoût,
L'Humanité se voile et détourne la tête.

Mais, parmi tant d'horreur et tant de cruauté,
Deux nobles sentiments : Courage, Charité,
Peuvent s'épanouir encor mieux que naguère :

Sous la pluie abondante et féconde des pleurs,
— Telles sur un fumier d'éblouissantes fleurs, —
Montent vers le soleil ces Roses de la Guerre !

LA NUIT TOMBE...

1914.

Dans la salle des grands blessés, à l'hôpital,
— Triste asile où la vie est le constant : « Peut-être », —
L'ardent soleil, du haut de l'étroite fenêtre,
Tombe, quand vient midi, comme un glaive brutal.

L'heure coule, très lente ; et, presque horizontal,
Le rayon jusqu'au bout de la pièce pénètre,
Monte au plafond, pâlit, tremble, va disparaître,
De l'astre qui s'éteint suivant le cours fatal.

Le jour, où l'on a tant souffert, enfin s'achève...
La nuit vient, apportant sur les ailes du rêve
L'espoir souvent déçu d'un réveil plus heureux:

Et dans l'ombre endeuillant déjà la salle entière,
Un grand Christ, où s'attarde un reste de lumière,
Vers toutes ces douleurs tend ses bras douloureux.

DES BLESSÉS ARRIVENT...

1914.

On nous a, pour ce soir, annoncé des blessés :
Et dans tout l'hôpital on s'agite, on s'empresse...
Entre les lits anciens rapidement on dresse
De nouveaux lits, où s'étendront les corps lassés.

Avec quels soins jaloux ils vont être pansés,
Nos soldats, nos enfants !... Et de quelle tendresse
On va bercer, choyer, réchauffer leur détresse !...
Quoi qu'on fasse pour eux, fait-on jamais assez?

Tout à coup, du dehors, une rumeur s'élève...
Regardons... Ce sont eux... Dans le jour qui s'achève
Ils marchent, éclairés d'une vague lueur;

Ils sont venus tout droit du front, les intrépides,
Hâves, déguenillés, courbés, boueux, sordides...
Ah! comme on voudrait tous les serrer sur son cœur!

1870

1915.

Les jeunes d'aujourd'hui vont répétant souvent
Avec un petit air détaché qui s'impose :
« Oh ! cette guerre-là, c'était bien peu de chose...
» Plus de bruit que de mal... Un simple jeu d'enfant !...

» Le Prussien d'autrefois, gentiment triomphant,
» Se montrait combattant courtois, à l'eau de rose...
» Le Boche d'aujourd'hui, sanguinaire et morose,
» Tue en invoquant Dieu, brûle en philosophant... »

Amis, rendez hommage à l'œuvre de vos pères!
Ils ont connu la plus triste de ces deux guerres,
Celle où jamais l'espoir ne brilla dans leurs yeux;

Sous l'ouragan fatal ils ont courbé la tête...
Mais il vous ont transmis, à travers la défaite,
L'héritage d'honneur qu'ils tenaient des aïeux!

LES VOILES NOIRS

A Louis Ganderax.

1915.

Dans la jolie église à la façade blanche
Où, jeune et s'entourant d'un éclat sans pareil,
Daigna se marier jadis le Roi-Soleil
Depuis un an j'entends la messe, le dimanche.

Depuis un an, au pied de la chaire où se penche
Le prêtre auréolé d'un doux rayon vermeil,
J'entends un sermon... basque, et me tiens en éveil
A grand'peine, sous la formidable avalanche.

En cet original et précieux décor
Rien n'a changé depuis un an, et rien encor
N'y doit changer, au cours des prochaines années;

Rien... sinon que l'on voit, de plus en plus nombreux,
Attachés par la Guerre à leurs fronts douloureux
Les tristes voiles noirs des veuves inclinées...

DEUIL ET VICTOIRE

1915.

Le cerveau tourmenté d'un sommeil incertain
Où la guerre agita sa vision fantasque,
Là-bas, du vieux clocher arrondi comme un casque,
J'entends venir à moi l'angelus du matin.

C'est d'abord un murmure, un soupir argentin
Semblant sortir des fonds brumeux du pays basque...
Puis il s'enfle, il grandit, porté par la bourrasque
Qui s'avance, en hurlant, de l'horizon lointain.

Ding!... dong!... Le double son à mon oreille arrive
Tantôt comme une plainte alanguie et naïve;
Tantôt comme un refrain triomphant et précis...

Et je crois, — me plaisant à ce rêve illusoire, —
Que si le premier coup dit le deuil du pays,
Le second, par avance, a chanté sa victoire!

LES BOCHES

Septembre 1915.

Sur la plage allongeant sa courbe entre les roches,
De beaux enfants, pieds nus, hâtent leurs petits pas,
Pour s'emparer d'un fort qu'ils ont construit là-bas
Dans le sable, à grands coups de pelles et de pioches.

Souriant, je m'avance, et les mains dans mes poches :
« On s'amuse? — Oui, monsieur. Nous jouons aux soldats...
» Des Français, on en a tant qu'on en veut, des tas :
» Mais personne, jamais, ne veut faire les Boches! »

Les Boches!... Gravez bien dans vos jeunes cerveaux
Ce nom-là, mes amis!... Parmi les mots nouveaux
Je l'aime pour sa basse et plate barbarie :

Il cingle comme il sied les lâches... ou les fous
Qui — leur race à jamais en restera flétrie —
Ont tué des enfants... des enfants comme vous!

SOIR DE TEMPÊTE

1915.

Le vent d'ouest a soufflé tout le jour en tempête.
Le soleil s'est couché, tragique; l'horizon
Se barre d'un long trait rouge comme un tison :
Une nuit tourmentée et lugubre s'apprête.

La nature, joyeuse hier et toute en fête
A pris ce soir un air sournois de trahison;
Le cœur las, le front lourd, regagnant la maison,
Je sens l'ombre et le deuil tournoyer sur ma tête.

Demain, après-demain sans doute, le soleil
Effacera, d'un coup de son pinceau vermeil,
Le dernier souvenir de l'orage en furie.,.

Ah! puisse-t-il de même, astre victorieux,
Balayer à jamais ton ciel, ô ma Patrie,
Des nuages sanglants dont se voilent nos yeux!

LES PETITS BOUQUETS

1915.

Un simple « territo » de quarante ans passés,
Humble cultivateur dans quelque coin du Maine;
Un de ces pauvres gars que l'on remarque à peine...
Mais le plus grand blessé de tous nos grands blessés.

Une jambe en lambeaux et les deux bras cassés...
Elle sourit pourtant, la triste loque humaine,
Quand la sœur vient, deux ou trois fois dans la semaine,
Remplacer les bouquets à son chevet placés.

Des fleurs à ce rustique, à ce simple, à cet homme
Que la douleur torture et que la fièvre assomme...
Peut-il goûter leur grâce et leur charme si doux?

Je lui demande, hier : « Tu les trouves jolies?... »
Il me répond, du bout de ses lèvres pâlies :
« C'est surtout qu'ça m'rappell' notre jardin d' chez nous ! »

LE DERNIER REGARD

A mon ami René Vallery-Radot,
Président de la Société : « Les Amis des soldats Aveugles ».

1916.

Parmi tous ces récits de guerre merveilleux
Où l'ai-je lu, ce mot de sublime courage?...
Un soldat, un héros, combattant avec rage,
Roule à terre... Une balle a crevé ses deux yeux.

Être aveugle, à vingt ans!... N'eût-il pas valu mieux
Mourir, mourir d'un coup?... Ne plus voir, à cet âge!...
Toute la vie, un voile noir sur le visage...
Ne plus jouir jamais de la clarté des cieux!

A l'ambulance, autour de lui, chacun s'empresse...
Un officier accourt, lui parle avec tendresse,
Le serre dans ses bras : « Mon enfant!... Mon ami!... »

Et lui, très simplement : « Merci, mon capitaine...
» Mais je me souviendrai, quand j'aurai trop de peine,
» Que mon dernier regard a vu fuir l'ennemi! »

FOLIE HUMAINE

1916.

Or Satan dit un jour à l'homme : « Écoute-moi !
» Je te hais... Et je veux assouvir cette haine
» En rivant à tes pieds l'interminable chaîne
» Des multiples fléaux que j'ai créés pour toi.

» La souffrance sera ton éternelle loi ;
» La maladie errante ou la mort trop certaine,
» Tout le cortège noir de la douleur humaine,
» Mettront ton corps en fièvre et ton âme en émoi.

» Pourtant je suis bon prince et, par ruse peut-être,
» Je tiens à t'avertir que je te laisse maître
» De t'octroyer en plus — au cours de ton chemin —

» Le plus grand des fléaux, celui-là que je nomme
» La Guerre. Prends bien garde à la Guerre, pauvre homme! »
Il se tut... Et l'on se battait le lendemain!

TERRE DE FRANCE

A Forain.

1916.

J'aime ce fier dessin d'un maître du crayon
Chef-d'œuvre qu'un journal donna cette semaine :
Un laboureur très vieux, dans une vaste plaine,
Pousse droit sa charrue et creuse son sillon.

Sa fille, à ses côtés, pique de l'aiguillon
Les bœufs lourds; en avant, son petit-fils les mène;
Ils travaillent tous trois pour la moisson prochaine,
Car le père a rejoint, au front, son bataillon.

J'admire, ô mon Pays, ta force héréditaire :
Quand le maître est trop loin pour cultiver sa terre,
Les femmes, les enfants, les vieux l'ont remplacé ;

Et le sol tyrannique est assuré d'avance
Que, pour qu'à l'heure dite il soit ensemencé,
Il est toujours des bras au bon Pays de France !

IV

Les Héros du Front

LES AVIATEURS

1914.

Et le grand chef dit à ses officiers :

« Voici :

» Pour survoler ce bois qu'on aperçoit d'ici,
» Il me faudrait, messieurs, trois d'entre vous, trois hommes
» De bonne volonté. Vous le voyez, nous sommes
» Très menacés ; il faut reconnaître à tout prix
» Ce bois... Mais le danger sera grand... C'est compris ?
» Que trois lèvent la main... Combien êtes-vous ?... Treize !
» Allez ! »

D'un même élan joyeux, à la française.

Toutes les mains déjà sont en l'air...
« Eh! parbleu!
» J'en étais sûr... Brigands! »
Sa voix tremblait un peu;
Mais, pour ne point paraître ému, d'un air bravache,
D'un doigt vif, il frisait le bout de sa moustache.

« Soit donc!... Tirons au sort!... Les noms dans un képi,
» Et vite!... Regardez : l'ennemi s'est tapi
» Au fond de la vallée, et son attaque est prête... »

*
* *

Les trois noms sont tirés, comme pour une fête.
Et déjà les élus s'éloignent, triomphants;
Mais :
« Halte! Demi-tour!... Depuis quand les enfants
» (Si la mode est récente, elle ne me plaît guère),
» S'en vont-ils à la mort sans embrasser leur père? »

Noble étreinte ! Si brusque et si tendre à la fois !
Sur leurs fiers avions les voici tous les trois
Qui montent hardiment en plein ciel, vers la gloire...

*
* *

Ô mon Pays, inscris cela dans ton histoire !

LE « FIVE O'CLOCK » DU GÉNÉRAL

1914.

Les ordres, arrivés à l'instant, sont formels :
En dépit des assauts, des obus, des shrapnells,
Tenir, tenir toujours dans le petit village
Que les Boches nombreux attaquent avec rage.
Le général, bon chef, stratégiste averti,
Et, de plus, fin lettré, s'appelle Grossetti.
Adoré du soldat, calme autant qu'intrépide,
Il a tout du héros... mais rien de la sylphide.
Son embonpoint fameux, presque proverbial,
Est bien connu de tous, surtout de son cheval,

Il sourit le premier, d'ailleurs, l'excellent homme,
De mériter si bien le nom dont il se nomme...



Donc, il fallait tenir jusqu'au soir, sans broncher.
Et trois heures venaient de sonner au clocher
Qui, près du cimetière où s'alignent les tombes,
Se dressait, vierge encor de l'outrage des bombes.
On était en septembre, et le soleil brûlait.
Sur la grand'place, à l'ombre mince d'un volet,
Tranquillement assis sur une chaise prise
Pour lui, par un soldat, dans la nef de l'église,
Le général donnait ses ordres, épongeant
Son front rouge, sous ses courts cheveux blanc d'argent.
Et dès que des soldats, que la peur semblait mordre,
De la ligne de feu s'échappant en désordre,
Inquiets, désunis, passaient auprès de lui :
« Eh bien! qu'avons-nous donc, mes enfants, aujourd'hui?

» Vous courez, vous trottez... A votre âge, on est leste...
» Mais moi, je suis trop lourd pour courir... et je reste !
» Si vous me quittez tous, ils me prendront ici... »
Et les soldats, devant le courage endurci
De ce brave homme au ventre épais, gros comme quatre,
Dominaient leur faiblesse et retournaient se battre.

* * *

A cinq heures, malgré le dur bombardement,
On tenait, on tenait toujours, obstinément.
Tout à coup, le clocher, sous un obus énorme,
S'effondre... Époussetant du doigt son uniforme,
Le général se lève, et, reculant un peu
Sa chaise, se rassoit et demande du feu
Pour son cigare, éteint par un flot de poussière.
Puis, à son ordonnance :
« Apporte de la bière...
» Dans ce petit café tâche d'avoir cela,

« Avec quelques biscuits. Vite. Je t'attends là... »
Et, comme le soldat apportait la bouteille,
Un officier anglais, jeune, mine vermeille,
Arrive à plein galop, saute à terre et, gentil,
Souple, correct, s'en va tout droit à Grossetti,
Salue, et vivement lui remet une lettre.
— Merci, monsieur, merci... Mais veuillez vous remettre
» D'abord... Vous avez chaud... Faites-moi le plaisir
» De goûter avec moi, pendant ce court loisir.
» Je voudrais vous offrir le thé réglementaire...
» Mais nous ne sommes pas dans la belle Angleterre!...
» Rien qu'un *five o'clock*, bien simple, de soldat... »
Un obus gigantesque, à vingt mètres, s'abat.
L'Anglais, crâne pourtant, hésite un peu, recule...
« Regardez donc, monsieur... Leur tir est ridicule...
» De mon *five o'clock* ils n'auront pas raison!
» Un biscuit, voulez-vous?... »
Le mur d'une maison
S'effondre avec fracas...
« La bière semble fraîche...

» Buvez, monsieur, pendant que je lis la dépêche... »

Et, la dépêche lue avec placidité :

« Répondez que l'on peut, sans être inquiété,
» Tenter le mouvement de flanc que l'on propose.
» Je tiendrai, j'en réponds, jusqu'après la nuit close,
» Par devoir... aussi bien que pour mon agrément.
» Je suis gros : la chaleur m'éprouve infiniment,
» Et voyager de nuit m'est bien plus salutaire... »

Brusquement, un shrapnell éclate à ras de terre,
Projette des éclats de fonte, des cailloux...
Et le général dit à l'Anglais :

« Fumez-vous?

« Allons, monsieur, prenez... Pas de cérémonie...
» Ils sont bons... et j'en ai ma poche très garnie... »

Un obus tombe encore :

« Ils ne visent pas bien,

« Je vous l'ai dit, monsieur... *Beaucoup de bruit pour rien*...
« Votre divin Shakespeare eût ainsi pris la chose... »

*
* *

Une minute après, le jeune Anglais... moins rose
Peut-être un peu... très peu, cependant... s'en allait,
Admirant hautement ce bonhomme replet,
Ce brave, qui, parmi la mitraille en délire,
Raillait son embonpoint et citait du Shakespeare!

LE BÉRET

A Maurice de Féraudy.

1915.

« Madame, je profit' d'un permissionnaire
Pour envoyer à votre adresse, de mon mieux,
Ce p'tit paquet... Il est, à l'voir, bien ordinaire.
Mais il contient pour vous quéqu'chos' de très précieux.

Ne l'ouvrez pas avant que d'avoir lu ma lettre...
Dame! j'ai de la peine à vous l'écrire; mais
Je sens qu'c'est mon devoir, et je n'veux pas remettre
Ce devoir à demain : j'en aurais trop d'regrets.

J'suis un simple ouvrier et je parle à la diable;
J'écris plus mal encore, et j'en ai du dépit...
Mais si mon orthographe est souvent pitoyable,
C'est qu'on n'était pas rich' chez nous, quand j'étais p'tit.

Donc... Mais auparavant il faut que j'vous apprenne
Qu'avec vot' mari j'suis camarade aux alpins;
Et, bien qu'son instruction vaill' cent fois mieux qu'la mienne,
On a toujours été d'bons amis, d'bons copains.

Donc, je viens... Mais d'abord... Savez-vous?... Comment dire?...
Savez-vous qu'vot' mari, dans not'dernier combat
Autour du *Vieil Armand*, — un assaut pas pour rire! —
Ainsi qu'nous tous a fait son devoir en soldat?

Ah! bon sang de bon sang! ce que j'donnerais, madame,
Pour que vous le sachiez déjà qu'il est... qu'il a...
C'était un brav'garçon, et c'est de tout' mon âme,
Que je le pleure, allez, ce camarade-là!

Comment que ça s'est fait?... j'y crois encore à peine...
Il causait avec moi c'matin-là, gentiment...
Il me parlait de vous, d'vot' petit' fill' Mad'leine,
D'vot' maison, d'vot' famill', de tout le fourniment.

Nous avalions not'soupe au fond d'une tranchée,
Coude à coude... Il avait un fameux appétit!...
Je l'vois encore, avec sa têt' comm' ça penchée
Sur sa gamelle, en me souriant, l'pauv' petit!..

Quant tout à coup voilà qu'avec un bruit d'tonnerre
Une marmite énorme arrive droit sur nous...
Tout saute en l'air, des corps, des casqu', des mott'de terre...
Moi, je tombe en avant, rud'ment, sur mes deux g'noux.

Je me tâte d'abord... Quelques écorniflures...
Mais d'vot' pauv'mari rien... plus rien... C'est-y compris?
Rien que son béret bleu, — la plus chic des coiffures, —
Qu'japerçois, tout troué, parmi ce tas d'débris...

J'ai pensé qu'dans vot'pein' vous auriez un peu d'joie
A l'avoir, ce béret... C'est pourquoi qu'aujourd'hui
Dans ce petit paquet à Paris j'vous l'envoie,
N'pouvant vous envoyer aucune aut' chos'de lui.

C'est not'béret alpin... Y a bien pour vingt sous d'laine...
C'est un rien, mais un rien dont nous avons plein l'cœur...
Un rien, qui fait qu'on marche en avant, l'âme pleine
D'une fierté solide, — et qu'on revient vainqueur!

Un rien qui fait qu'on est un alpin, mill'tonnerres!
C'est-à-dire... un alpin, quoi?.. D'aut' mot, y en a pas...
Un « brave à quatre poils », comm' disaient nos grands-pèr
Un « poilu », comme on dit de tous nos brav' soldats!

Celui qui l'a porté, c'béret, qu'a l'air si triste,
Était un rude gars, dont tous les camaros
Se souviendront toujours, aussi vrai que j'existe,
Et qu'on veng'ra bientôt, dans les grands numéros...

Dites-vous qu'il est mort en moins d'temps que j'peux l'dire,
Brusquement, sans faire « ouf », sans se douter de rien...
Qu'une seconde avant il avait le sourire...
Qu'il aimait bien la France... et qu'il vous aimait bien!

LA BELLE PIPE

1915.

Quand il arriva dans sa compagnie
Parmi les lignards rudes et bourrus,
Le jeune baron de Sainte-Herminie
Fit, à parler franc, l'effet d'un intrus.

Soldat de la classe, — un gamin, en somme, —
Soigné, raffiné, la moustache en crocs,
D'accueil un peu froid, ce pur gentilhomme
Ne plut vraiment pas à ses camaros.

Mais ce qui surtout faisait prendre en grippe
L'élégant Robert, bon garçon pourtant,
C'était... Devinez... Oui, c'était sa pipe,
Sa superbe pipe au galbe épatant!

Le fourneau, de la plus suave écume,
Était incrusté d'un travail d'or fin;
L'élégant tuyau s'allongeait en plume...
C'était une pipe admirable, enfin!

Les pauvres poilus, qui peuvent tout juste
S'offrir la pipette à quarante sous,
En passant, jetaient sur la pipe auguste,
Sur la noble pipe, un regard jaloux.

Sans méchanceté, mais non sans malice,
Dès que le prétexte en était offert,
Sur sa belle pipe, à l'instant propice,
Chacun plaisantait le jeune Robert :

— Elle va tomber!... Tiens-la bien!... Prends garde!
Ne la bourre pas si fort, sacrebleu!
Cette pipe-là, quand je la regarde,
Elle m'éblouit... et j'en deviens bleu!

— Moi, si j'possédais une pip'pareille,
Ben sûr que le roi n'serait pas mon cousin!
— Moi, j'y touch'rais point... Une tell'merveille
J'la pos'rais chez moi, sur un beau coussin!

Le petit baron, muet et timide,
Semblait négliger ces propos divers;
Mais, de temps en temps, un éclair humide
Rendait plus aigus ses jolis yeux verts.

Un jour, — on était dans une tranchée,
En Champagne, avec les Boches pas loin, —
Le jeune Robert, la tête penchée,
Après son repas, fumait dans un coin,

Quand son caporal, — une forte tête,
Un fieffé blagueur, — s'adressant à lui :
— Eh ben, mon garçon... Faut voir qu'on s'apprête...
Paraît que ça va chauffer aujourd'hui !

As pas peur, surtout !... N'crains pas qu'on t'la casse
Ta superbe pipe... et ta gueule avec !...
Robert regarda l'homme bien en face :
« Tu vas voir un peu ! » dit-il d'un ton sec.

Et rapidement, en sporstman agile,
Rompu dès l'enfance aux jeux imprudents,
Hors de la tranchée, en haut, sur l'argile,
Il grimpe... et s'assied sa bouffarde aux dents.

Sitôt qu'il paraît, une fusillade
Éclate, terrible, et le vise en plein,
Et tremblant pour lui chaque camarade
Crie : « Allons! descends! Ne fais pas l'malin!

— Descends donc, crédié! — C'est bête! stupide!
— T'es brave, on le sait... Tu le fais bien voir!...
— Descends, descends donc!... » Robert, intrépide,
Fume à petits coups ainsi qu'au fumoir.

Tout autour de lui les balles font rage...
Zing! zing!! zing!!! le sol en est labouré...
Robert reste là, dans un blanc nuage,
Qui sort de sa pipe au ventre doré.

« Descends donc, morveux!... » dit le capitaine
Accourant d'un bond, « je te flanque au bloc
» Si tu... » Mais Robert, la mine hautaine,
Fume, fume encor, ferme comme un roc.

La pipe finie, il jette la cendre,
Caresse du doigt l'objet précieux,
Se lève, et très calme, avant de descendre,
Esquisse un salut cérémonieux;

Puis un pied de nez... (il faut bien qu'on rie !)
Puis, sans se hâter, le jeune héros
Respecté par les balles en furie
Saute, et le voilà près des camaros,

Près du caporal blagueur qui tout blême
D'une émotion qu'il réprime en vain,
Lui dit : « Mon fiston, t'es très chic tout d'même !
» Et j'te d'mand' pardon... Donne-moi la main ! »



Comme lui, donnons notre main, notre âme,
Et tout ce qu'elle a de noble et de doux
A ces fiers gamins que la France acclame
Et qui, sur le front, se battent pour nous !

Bourgeois, paysan, ouvrier, qu'importe !
Ce que fit hier le petit baron,

Chacun le ferait de la même sorte,
Chacun fumerait comme un vrai luron,

Fumerait au nez insolent des Boches,
Fumerait sans peur, sans lâches frissons ;
Fumerait gaîment, les mains dans ses poches...
Chers petits fumeurs, nous vous bénissons !

LES DEUX « PARIGOTS »

A Maurice Donnay.

1915.

Un ouragan de flamme et de fer a passé...
Ils tombèrent tous deux dans le même fossé :
Un lignard, un dragon, inconnus l'un à l'autre...
Car, dans cette défense ardente qu'est la nôtre,
On a, pour repousser les Boches assassins,
Mêlé les cavaliers avec les fantassins.
Pendant l'interminable et féroce journée,
Avec un fier courage, une fougue obstinée,

Nos soldats, nos héros, — ce nom leur convient mieux, —
Se sont battus et sont enfin victorieux.
Mais à quel prix, hélas ! quelle affreuse tuerie !

La nuit vient, une nuit calme, toute fleurie
D'étoiles, pleurs d'argent dans le firmament noir.
Les deux pauvres blessés ne peuvent plus se voir ;
Mais, voisins de souffrance et rivés à leur place,
Ils se parlent dans l'ombre, à voix basse, très basse :

*
* *

— Ils n'viendront donc jamais, ces brancardiers maudits ?
« Nous allons crever là tous les deux, que j'te dis... »
Murmure le lignard, un gars rude et superbe,
Dont la jambe en lambeaux rougit le vert de l'herbe.

« Non... Espérons encore.. Ils viendront, à la fin ! »
Murmure le dragon, un tout petit blondin,

Au profil délicat, aux mains de jeune fille,
Frêle, élégant, mignon, quelque fils de famille...
Un éclat de shrapnell a labouré ses reins.

« Non ! non ! ils n'viendront pas, pour sûr. C'est pas que j'crains
» De mourir... On a fait son paquet, ma parole...
» Mais c'est d'souffrir com'ça de ma pauvre guibolle !
» Puis, s'il faut qu'on m'la coupe... Hein ?... tu vois ça d'ici ?
— Moi... moi... je vais mourir... je souffre bien aussi !...
— Pauv'petit !... T'es d'la classe ?
— Engagé volontaire...
» J'ai devancé l'appel... Oh ! que j'ai mal !...
— Misère !
» T'as vingt ans, hein ?... pas plus ?
— Dix-neuf.
— Ça fait pitié !
— J'ai soif...
— V'là mon bidon... il est plein à moitié...
— Merci !

— Va ! bois encore un coup... Ça ravigotte !
— Non, assez...
— Comm'tu veux... Cette jambe en compote,
» Faudra qu'on m'la remplace avec une autre, en bois...
» La têt' qu'ell' f'ra, ma femme, ah ! sapristi ! j'la vois,
» Quand je lui reviendrai bancal... Et ma gossette !...
— Une femme... un enfant... Je te plains...
— C'est pas chouette,
» D'êt'comm'ça... Mais fallait s'défend' cont' ces gueux-là...
» Nous n'voulions pas la guerre... Ils nous la font !... Voilà !
» Ah ! quand je reviendrai, comme ce sera triste !...
— Qu'es-tu de ton métier ?
— Tapissier-ébéniste.
— A Paris ?
— A Paris, j'crois bien... J'suis Parigot...
— Je suis Parisien aussi...
— T'es mon frérot !
» T'habites ?
— Quai d'Orsay...
— Tiens ! vois comm' c'est cocasse !

» On est voisins, tout près... Moi j'travaill' ru' d'Bell'chasse.
» Au coin du boulevard Saint-Germain... Mon patron
» C'est monsieur Tricotel... Un' grand' boutique marron...
» Tu vois ça?...

— Non.

— Et toi, qué qu'tu fais?

— J'étudie.

— Tu veux rentrer quéqu' part?

— Dans la diplomatie.

— Mazette!... ambassadeur!... Tu t'mets bien, mon fiston!
Faut pas beaucoup d'travail, hein? mais rud'ment d'piston...
— Un peu des deux, je crois... Mais à présent, qu'importe?
» Puisque je vais...

— Tais-toi!...

— Ma douleur est trop forte...
» Je ne peux plus parler... Je...

— Bon Dieu de bon Dieu!
» Ils n'viendront donc jamais, ces fainéants?

— Au lieu
» De jurer comme ça, de te mettre en colère,

» Fais comme moi...

— Quoi qu'c'est qu'tu fais donc?

— Ma prière!

— Ah! j'aurais ben trop peur d'm'arrêter en chemin...

— Tu l'as sue autrefois?...

— Oui! quand j'étais gamin...

» Ma premièr' communion, j'l'ai faite à Saint-Sulpice...

» Des fois mêm', j'ai servi m'sieu l'curé pour l'office...

» Mais dam! voilà longtemps... J'ai trent'-deux ans bientôt...

» Tant que maman vivait, sans êt' pour ça bigot,

» J'ai rempli mes devoirs gentiment, à la douce...

» Mais quand je l'ai perdue... Alors, va comm'j'te pousse!...

» On grandit, on travaille, on s'amuse, et, ma foi,

» Vous comprenez...

— Pourquoi ne me dis-tu plus « toi? »

— C'est vrai... j'te d'mand' pardon...

— Mais tu crois tout de même

» Au bon Dieu?...

— Ça, pour sûr, que j'y crois... Et que j'l'aime!

» Faut pas qu'on l'blague de trop devant moi, j'te l'promets...

» Mais j'y pens' pas souvent... pour ainsi dir', jamais!
— Pourtant, si tu devais mourir de ta blessure?...
— Oh! j'demand'rais un prêtre aussitôt... Ça, j'te l'jure!
» J'voudrais pas ficher l'camp comme un chien, salement...
— Si tu n'as pas de prêtre à ton dernier moment?
— Quand on est le bon Dieu, que diable! l'on pardonne...
— Oui... Mais il ne faut être impoli pour personne,
» Et, quand on a besoin du bon Dieu pour appui,
» Sans attendre qu'il vienne, il faut aller à lui!
— C'est juste, au fond, tout ça... Tu parles comme un livre...
— Non!... mais comme un chrétien qui va cesser de vivre
» Et qui, te voyant bon, — c'est là l'essentiel, —
» Voudrait te ramener sur la route du Ciel!
— J'm'y plairais ben au Ciel... mais le plus tard possible...
» J'ai ma femm'... ma p'tit'gosse... On a le cœur sensible...
» Pourtant, le jour venu, j's'rais tout à fait content
» D't'y r'trouver... Car, pour sûr, t'es un type épatant...
» J'ai compris tout de suit' que t'étais de la haute,
» Mais brav' garçon tout plein... Vois-tu, c'est pas not'faute,
» Mais on se connaît mal à Paris... comme ailleurs!

» Ceux qu'on s'figur' mauvais sont parfois les meilleurs.
» Ent' les bourgeois et nous, s'dress' toujours comm' un' crête
» Qui grimpera l'premier?... On hésite, on s'arrête...
» On reste bêtement chacun de son côté,
» Par orgueil quelquefois... ou par timidité...
» Faudrait s'fréquenter plus, se causer davantage...
» Mais j'te fatigu' sans doute avec mon bavardage...
» Tu disais?...

— Je disais... je... je n'en sais plus rien...

» Ah! si! si!... Je disais : ça me ferait du bien...
» Je mourrais plus tranquille... enfin... c'est une idée...
— Parle donc!

— Si c'était chose bien décidée...

» Bien promise par toi...

— Va, parle!

— Je voudrais

» Que, quand tu seras mieux, — plutôt avant qu'après, —
» Tu demandes un prêtre... et que tu communies...
» En temps de guerre, il faut peu de cérémonies :
» Le premier aumônier venu, ce sera fait!...

— Que j'aille... moi? Vraiment, ça m'f'rait un drôl' d'effet...
— Peut-être... Mais très bon, aussi; très doux, très tendre...
» Écoute... je sens bien... que la mort va me prendre...
» C'est... mon dernier souhait; c'est mon plus cher désir...
— Eh ben, oui! je l'ferai..., puisque c'est ton plaisir...
» Et sérieusement, je n'ai qu'une parole...
» Les choses du bon Dieu, faut pas qu'on en rigole!
— Merci... Je vais mourir... très content...
— Toi!... mourir!...
» On va venir, mon p'tit!... on va nous secourir...
— Non!... personne ne vient... il est trop tard... Approche...
» Un peu plus près de moi, si tu peux... Dans ma poche,
» Prends un petit carnet...
— Je le sens... le voici...
— Quand tu retourneras, dans quelque temps d'ici,
» A Paris, je voudrais, que tout droit tu t'en ailles
» Chez ma mère... chez la comtesse de Morailles...
— Au neuf du quai d'Orsay?
— Comment sais-tu?
— Comment?..

» Mais c'est une cliente à nous, que ta maman!
» J'ai souvent travaillé chez elle, à des bricoles...
» Dans le grand vestibule, à deux vieilles consoles...
» Dans la salle à manger à... je n'sais plus trop quoi...
» Ah! pour sûr, mon fiston, y a du beau meubl', chez toi!
» Et ta maman!... En v'la z'un' dam' rud'ment jolie!...
» Et douce avec le monde... et pas fière... et polie!...
» Ben sûr qu' j'y porterai ton p'tit carnet, sitôt
» Que je pourrai le faire... Eh! ben, qué qu'tas, mon p'tiot?
» T'es tout blanc, t'es tout froid. Réponds-moi donc, tonnerre!
— Je... je... Viens près de moi, plus près... Fais ta prière!
» Dis avec moi : *Je crois en Dieu...*

— *Je crois en Dieu ..*

— *Le Père tout-puissant...*

— *Le Père...* Ah! vois... ce feu...
» Il vient vers nous... Holà!... Par ici, l'ambulance!...
» Au secours... les amis... »

∴

On entend... On s'élance...
Deux brancardiers, avec un jeune aide-major.

« Occupez-vous de lui... Moi, j'peux attendre encor... »
Un grand, un long soupir : « Mon Dieu !... maman chérie !... »
Et le joli dragon est mort... pour la patrie...

« Enlevez le blessé, dit le major... Allons !...
» Sur le brancard... Les Boches viennent... Détalons !...
— Dites ! A l'ambulance, on peut trouver un prêtre?...
— Il n'en a plus besoin... je m'y connais, peut-être !...
— C'est pour moi...
— Nous avons un abbé, très gentil...
« Filons, morbleu !... filons !
— Adieu, mon pauv'petit ! »

TRIGODET

A Madame Adolphe Brisson.

1915.

Après toute une nuit d'attaques repoussées,
Le corps las, les bras lourds, le cerveau sans pensées,
Au fond de la tranchée, un groupe de lignards,
— Ces conscrits dont la guerre a fait de vieux grognards, —
Se repose... à moitié, redoutant quelque alerte.
Un fin brouillard s'étend sur la plaine déserte...
Et voici que là-bas une forme grandit,
Se précise, s'avance, et, petit à petit,

Arrive, en se courbant sous la balle qui siffle...
« Te dépêcheras-tu?...
— Crains-tu qu'on t'écornifle?...
» As-tu peur pour ta boîte ou pour tes os?
— Malheur!
» Un vaguemestre, ça?... C'est pas même un facteur! »

* * *

Enfin! voici les chères lettres attendues!...
Vers l'homme, brusquement, trente mains sont tendues.
Mais lui, railleur un peu, ménageant son effet :

« Une seule!... rien qu'une... Elle est pour Trigodet! »

C'est un petit Normand à tignasse carotte,
Maigre, avec un grand nez badigeonné de crotte,
De la classe « quatorze », un gamin. Il rougit
De se sentir le seul auquel on ait écrit...

Tous ces regards tournés vers lui, dam ! ça le glace...
Il voudrait s'avancer, mais... mais il reste en place.

« Hé ! le gosse !... Pour sûr, t'as les pieds en saindoux ! »
Dit un Parisien loustic, un peu jaloux
Tout de même, de n'avoir rien à son adresse.
Trigodet a rougi plus fort, mais se redresse,
Prend la lettre, sourit, et très naïvement
Regardant l'écriture, il dit :
« C'est de maman ! »
Et, comme il va l'ouvrir :
« Voyez le sale gosse !
Fait le Parisien ; « il est seul à la noce,
» Et pour lui seul monsieur veut garder le gâteau...
» Puisque c'est de maman, lis la lettre tout haut...
» Ça nous fera plaisir d'avoir de ses nouvelles ! »
Trigodet, fusillé par soixante prunelles,
Déchire l'enveloppe et très lent, mot à mot,
— Car on n'est pas savant, — il lit :
« Mon cher Pierrot,

J'ai bien reçu ta lettre et je t'en remercie,
J'apprends avec plaisir que t'es toujours en vie,
Même que tu vas bien, à ce que tu me dis,
Malgré les froids d'hiver et les Boches maudits.
Les gueux!... en ont-ils fait!... Mets-en beaucoup par terre,
Mais sans risquer par trop ta peau, qui m'est ben chère!
Je t'envoie un tricot de laine, des bas bleus,
Un cache-nez... (On sait combien que t'es frileux!)
C'est tout pour aujourd'hui... J'pouvons point davantage :
Chacun souffre, au pays... J'ai presque plus d'ouvrage...
Depuis qu'ton père est mort, ça n'va guère chez nous,
Tu le sais... Moi, j'ai toujours mal dans les genoux...
Puis, un gros rhume... Enfin, tant pis pour ma carcasse,
Pourvu que t'ailles ben... et pourvu qu'on les chasse!
C'est tout ce que j'demande au bon Dieu, pour l'instant...
Je te bige ben fort, mon Pierrot... mon enfant... »



Tous, ils ont écouté la lettre sans rien dire,
Et, dès les premiers mots, ils ont cessé de rire.
Et quand ce fut fini, rêveurs, silencieux,
Ces fiers « poilus » avaient des larmes dans les yeux,
Car ils croyaient entendre, en ces heures amères,
Par la maman d'un seul, parler toutes leurs mères!

Puis le Parisien s'écria :
« Nom d'un chien!
» Si ta mère écrit peu, fiston, elle écrit bien!
» Quand tu lui répondras, si tu veux le permettre,
» Au nom des camaros, mets-lui ça dans la lettre! »

Et le sacré blagueur, dont le cœur débordait,
Sur sa bonne frimousse embrassa Trigodet!

LA CROIX DU MOURANT

A Monsieur Louis Barthou,
dont une « lettre à un jeune Français »
m'inspira ces vers.

1916.

« A moi!... je vais mourir... à moi! Je suis chrétien...
» Je ne veux pas crever seul, tout seul... comme un chien.
» Un prêtre!... un crucifix!... à moi!... »
La voix plaintive
Du lieutenant tombé dans la tranchée arrive
A l'oreille d'un homme grave, au front pensif,
Cheveux très noirs... profil accusé... C'est un juif,
Un très jeune rabbin, brancardier volontaire,

Qui remplit hardiment son noble ministère,
Et, dans le tourbillon d'acier, de fer, de feu,
Court à l'homme qui souffre, et quel que soit son Dieu.

La nuit vient. Ils sont là, seuls, dans l'immense plaine.

« Courage, mon ami!... L'ambulance est prochaine...
» Je vais aller chercher... — Non! non! Restez tout près,
» Tout près de moi... Je meurs en soldat, sans regrets...
» Mais mon dernier désir c'est... c'est d'avoir un prêtre...
» Ou, sinon, une croix... que je puisse la mettre
» Là, sur mon cœur et puis l'embrasser saintement
» Ainsi que je faisais, jadis, avec maman...
— Une croix?... »

*
* *

En dehors de la sombre tranchée
Au bord d'une prairie à tout instant fauchée
Par les balles, se dresse un arbrisseau chétif,

Meurtri, déchiqueté... D'un élan preste et vif
Le jeune homme a bondi, méprisant la mitraille,
Prend un couteau dans sa musette, coupe, taille
Deux branches fines, les met en croix, et, joyeux,
Retourne au lieutenant qui l'a suivi des yeux,
Tend ses doigts pâles vers la croix, la saisit presque...
Mais un obus arrive, infernal, gigantesque,
Écrase le rabbin s'écriant : « La voici ! »
Et l'officier mourant qui murmurait : « Merci ! »

. . . .

. . . .

. . . .

O Dieu, Dieu de justice et de bonté féconde,
Nous devons ignorer ta volonté profonde...
Mais j'ai la foi robuste, ô mon Dieu, qu'au moment
De cette mort sublime et de ce dévouement,
S'allongeant sur ce monde inquiet où nous sommes,
Ta main, d'un même geste, a béni ces deux hommes !

V

A deux Amis qui ne sont plus là...

A DEUX AMIS QUI NE SONT PLUS LÀ...

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore !
(SULLY-PRUDHOMME.)

1916.

Je ne veux pas finir ce livre dont les pages
Unissent ma jeunesse et ses lointains mirages
Au crépuscule de mes jours,
Sans que pieusement ici je vienne inscrire,
Les noms de deux amis qui ne peuvent me lire
Ayant disparu pour toujours.

Déroulède, Detaille, âmes si haut placées,
— Car c'est à vous que vont aujourd'hui mes pensées, —
Pourquoi le sort brutal
Vous a-t-il emportés à l'heure où l'un et l'autre
Toi le peintre fameux, et toi le noble apôtre,
Vous touchiez à votre idéal?

Quelle eût été ta joie éloquente, exaltée,
Déroulède, en voyant la Revanche chantée
En tes vers, depuis si longtemps,
Cette Revanche qui nous semblait incertaine,
Se dresser devant toi, triomphante et prochaine,
A l'ombre des drapeaux flottants!

Au sommet de la côte avec honneur gravie
Atteindre brusquement le seul but de ta vie,
Réaliser ton seul désir...
Qui sait? Un tel bonheur t'aurait tué peut-être...
Mais un moment du moins tu l'aurais pu connaître,
Ta main aurait pu le saisir!



Et ton sort fut pareil, cher ami, cher Detaille!
Tu t'en allas avant la première bataille;
Ton œil d'artiste n'a pu voir
Cette lutte à la fois hideuse et grandiose
Où le pays combat pour une noble cause
Avec un inlassable espoir.

Ah! comme ton pinceau magistral eût su rendre
L'aspect de ces soldats ardents à nous défendre,
A souffrir pour nous chaque jour;
De ces héros créés par la nouvelle guerre,
Et que nous aimons, nous, les vaincus de naguère,
D'un innombrable et tendre amour!

Évocateur précis de notre chère armée,
Que tu la trouverais aujourd'hui transformée!
Tu ne la reconnaîtrais plus...

Adieu la charge et les actives chevauchées!...
Tes hussards, tes dragons remplissent les tranchées,
Et tes pioupious sont des « poilus »!

Quelles eussent été ta joie et ta surprise
En voyant cette armée uniformément grise,
Veuve de son rouge éclatant;
Le casque dessiné par toi, la « bourguignote »,
Coiffer ces fiers guerriers auréolés de crotte
Qui vont à la mort en chantant!

Oui, ta joie eût été profonde, surhumaine
Quand, portant en leurs cœurs la même forte haine,
Soutenus par la même foi,
Marchant au rythme clair de la même espérance,
Nos soldats d'aujourd'hui, — c'est-à-dire : la France, —
Auraient défilé devant toi!

Artilleurs, cavaliers, lignards, — vivante foule
Qui déferlait dans tes tableaux comme une houle, —

Auraient pris place à ton côté;
Le *Rêve* — ce tableau qui confirma ta gloire, —
Cloué par cette Guerre au grand mur de l'Histoire
Fût devenu Réalité!

∴

Amis, plus que jamais mon âme désolée
Pleure sur votre noble et double mausolée;
Mais votre souvenir si doux
Tient une telle place en mon âme attendrie
Que tous ces jours de deuil passant sur la Patrie,
Oui, tous, je les vis avec vous.

Du fond du grand cielno ir et si lourd de mystère
Vous revenez, ô morts aimés, sur cette terre
Par des chemins prompts et certains;
Par delà les tombeaux, comme a dit le poète,
Vous nous voyez toujours; nul obstacle n'arrête
Le regard de vos yeux éteints...

Vous êtes près de nous, attentifs et fidèles;
Vous partagez nos deuils, nos angoisses cruelles,
Vos cœurs battent près de nos cœurs;
Et, dès que sonnera l'heure de la victoire,
Vous boirez avec nous à la coupe de gloire;
Avec nous, vous serez vainqueurs!

TABLE

PREMIERE PART E

TABLETTES D'UN MOBILE

(1870-71)

(*Extraits*)

DEUXIÈME PARTIE

LA SECONDE GUERRE

(1914-15-16...)

I

Au Chevet des Blessés.

II

Les Jours passent...

III

Sonnets de Guerre.

IV

Les Héros du Front.

271-16. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 8-16.

